

LA NOUVELLE RELÈVE

Directeurs : Robert Charbonneau et Paul Beaulieu

PRÉSENTATION

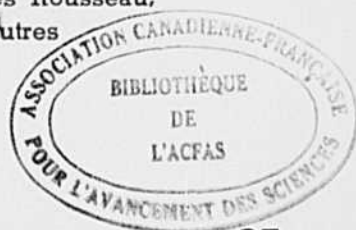
LA FRANCE SOUS LES ALLEMANDS

REDEVENIR HUMAIN par BERNANOS

POÈME CORRÉZIEN

D'IBERVILLE A SCHENECTADY

Chroniques sur Julien Green, Rex Desmarchais,
Léo-Paul Desrosiers, Jacques Rousseau,
Guy Sylvestre et autres



Numéro 1

25 cents

**SEPTEMBRE
1941**

100-10 e

LA NOUVELLE RELÈVE

Fondée en 1934

Directeurs : Robert Charbonneau
Paul Beaulieu

Rédacteur en chef : Claude Hurtubise

Sommaire

LA DIRECTION	Présentation	1
JACQUELINE MABIT	La France sous les Allemands	3
GEORGES BERNANOS	Redevenir humain	10
PAULE SIMON	Poème corrézien	14
JOSEPH-H. PAUL	La Philosophie de Gabriel Marcel	19
CLAUDE HURTUBISE	Un essai sur la poésie canadienne	30
GILLES HENault	Cinq Mystères en forme de rétable	32
GUY FREGAULT	D'Iberville à Schenectady	36

CHRONIQUES

Les livres

JACQUELINE MABIT : **Varouna** par Julien Green — GUY SYLVESTRE : **Les Opiniâtres** par Léo-Paul Desrosiers — PIERRE BAILLARGEON : **France Immortelle** par Rex Desmarchais — PIERRE BAILLARGEON : **Situation de la poésie canadienne** par Guy Sylvestre — JACQUELINE MABIT : **Peinture Moderne** par Maurice Gagnon — JACQUELINE MABIT : **Notions élémentaires de génétique** par Jacques Rousseau — GUY SYLVESTRE : **Pots de fer** par Marcel Dugas — GILLES HENault : **Stances à l'Éternel Absent** par Jeannine Bélanger.

LA NOUVELLE RELÈVE

PRÉSENTATION

LA NOUVELLE RELÈVE continue le travail commencé en 1934 par le mouvement de la *Relève* dont les cahiers font place à une revue mensuelle. Nous avons voulu indiquer, en modifiant le titre, un changement, sinon d'orientation, du moins de méthode et de moyens.

La même recherche spirituelle qui suscita la fondation de la *Relève*, animera notre travail. Nous voulons apporter un témoignage chrétien, c'est-à-dire juger les événements et les activités humaines avec un esprit compréhensif et audacieux, toujours fidèle à la vérité où qu'elle se trouve.

Comme par le passé, des aînés seront invités à collaborer.

LA NOUVELLE RELÈVE voulant agrandir son champ d'action rejette tout exclusivisme, tout ésotérisme. Elle sera attentive aux diverses manifestations de l'esprit.

Les directeurs restent les mêmes et la rédaction groupera la plupart de ses anciens collaborateurs et plusieurs nouveaux.

Les lecteurs trouveront dans LA NOUVELLE RELÈVE :

1. — des articles de grands écrivains français et américains sur les sujets les plus divers ;

2. — grâce à une entente avec la revue américaine *Commonweal*, des articles d'actualité qui paraîtront simultanément aux Etats-Unis et au Canada;

3. — des chapitres inédits d'œuvres qui paraîtront au cours de l'année aux *Editions de l'Arbre*;

4. — des éditoriaux sur les événements canadiens et européens par des spécialistes en sociologie et en économie politique;

5. — des articles de fond sur la spiritualité, la théologie, la philosophie, la politique, la géographie, la littérature, les arts;

6. — des chroniques régulières sur le théâtre, le cinéma, les livres, la musique, les beaux-arts, etc.

A ceux qui nous demandent à quelle doctrine nous adhérons, nous répétons ce que nous écrivions en 1934: "Le catholicisme est un terrain de rencontre. En lui seul peut s'élaborer une doctrine tenant compte des diverses tendances modernes, respectant les particularismes de race, mettant également en valeur la personne humaine et la plénitude de la vérité. *La Relève* entend jouer un rôle social en rendant pour sa part dans le monde la primauté au spirituel."

Ce rôle, le bouleversement mondial entraîné par la guerre le rend encore plus nécessaire. Pour notre part nous entendons ne pas y faillir par un silence indifférent, mais nous voulons dégager quelques éléments d'un ordre chrétien.

LA DIRECTION

LA FRANCE SOUS LES ALLEMANDS

Madame Pierre Baillargeon, (notre collaboratrice Jacqueline Mabit) arrivée de France en juin dernier par Lisbonne et New-York, a bien voulu nous confier sous forme d'interview quelques impressions sur l'Europe. Surprise à Paris par l'invasion, elle s'est réfugiée en Normandie chez ses parents où elle vécut jusqu'en janvier 1941. Elle séjourna ensuite, dans l'attente de ses passeports et visas, à Marseille jusqu'en juin.

Ceux qui reviennent d'Europe donnent à certains mots qu'on entend tous les jours un sens plus grave. L'expérience seule charge les mots de toute leur substance. France occupée, France non-occupée, pour nous, c'est une ligne tracée en travers d'un beau pays: d'un côté, Paris où il y a des Allemands qui commandent, de l'autre, Vichy où il n'y a pas d'Allemands mais un gouvernement français. Pour les Français, ces mots qui signifient leur pays coupé en deux, et d'autres comme bombardement, rationnement, représentent une image qui ne les quittera plus et qui domine leur pensée.

Aucun de ces réfugiés qui ne soit horrifié à la vue du gaspillage de nourriture qui se pratique partout en Amérique. A bord de l'Excalibur, premier contact avec l'Amérique, madame Baillargeon nous dit qu'elle fut scandalisée de voir jeter à la mer les restes abondants des repas.

Nous voici amenés à cette question du ravitaillement de l'Europe, la première qui nous vient à l'esprit lorsqu'on rencontre un de ces réfugiés. Nous recevons encore une fois la réponse angoissante si souvent entendue:

On ne mange pas à sa faim en France, surtout en France non-occupée; tout est dirigé vers l'Allemagne et

l'Italie. En zone occupée, les Allemands pourvoient eux-mêmes au ravitaillement des villes et villages qu'ils occupent, les Français en profitent. A Marseille, tout était rationné. Dans les magasins, aux étals du marché, rien à acheter sinon des artichaux, des citrons et du cresson. J'ai vu des personnes, surtout des enfants, dont les dents devenaient, par décalcification, transparentes comme du verre.

Madame Baillargeon parle ensuite de son expérience tragique en France occupée :

Le 2 juin, lors du premier bombardement, j'étais à Paris ; à vrai dire peu de dégâts, mais le bruit était infernal. Le lendemain, une de mes amies qui demeurait à Versailles m'apprit que la première bombe jetée sur sa ville était tombée sur la propriété privée du ministre de l'air... Le 7 juin, je suis partie pour le sud de la Normandie où demeuraient mes parents. Dès mon arrivée, j'assistai au bombardement de Verneuil. Toute la matinée de ce lundi, jour de marché, énervement général : les soldats, les civils réquisitionnés creusaient des trous dans la chaussée, des chicanes anti-tanks. Tout autour de la ville, dissimulé sous les arbres, un convoi d'ambulances attendait. Des rumeurs circulaient : la veille, le poste de Stuttgart avait annoncé le bombardement. Dès le début de l'après-midi, nous vîmes cinq avions allemands piquer sur la ville. Ils anéantirent la gare.

Les jours suivants, nous assistâmes au départ vers le sud des troupes françaises : elles avaient ordre de retraite à une journée de distance des armées allemandes. Les derniers soldats passés, une forte canonnade retentit ; durant deux jours, nous ne vîmes du combat qu'une épaisse fumée planant sur la forêt. Ici et là, contre-ordres de commandants locaux, tentatives de résistance ; à Gacé, dans l'Orne, un peloton de dix hommes avec une mitrailleuse attendaient les divisions motorisées ennemies qui déferlaient de la colline sur la ville. Gacé est située au fond d'une espèce de cuvette et l'artillerie allemande eut beau jeu pour raser presque tout ; il ne restait aux soldats qu'à rendre la mitrailleuse inutilisable et à fuir. Un paysan, soldat libéré, me dit ne jamais avoir tant voyagé que cette année-là : "le 25 mai, nous étions

à Dunkerque et le 20 juin nous nous trouvions adossés aux Pyrénées." En un mois, il avait traversé la France.

Vous avez donc assisté à l'arrivée des Allemands ?

Oui. Une journée entière, dans le chemin, nous avons entendu et vu passer une longue colonne de tanks allemands. L'ennemi attaquait, disait-on, en faisant marcher devant lui des enfants français. Nous étions horrifiés par ces rumeurs. Imaginez notre saisissement quand, sur les tanks qui passaient, nous avons vu des enfants endormis ! Un des soldats interrogés nous dit que c'étaient des enfants trouvés sur la route et que l'on conduisait au prochain poste de la Croix Rouge.

Des détachements allemands se sont arrêtés dans la région ; nous avons même dû loger quelques officiers. Ils étaient tous courtois, ils parlaient plutôt l'anglais que le français et ils nous assuraient qu'ils seraient à Londres le 15 août. De tous jeunes Autrichiens pleuraient à l'idée de reprendre le combat. Certains d'entre eux nous indiquaient sur la carte le chemin parcouru depuis deux ans : Tchéco-Slovaquie, Pologne, Norvège, Hollande, Belgique, France. Et maintenant, traverser la Manche ! Tout près de chez nous campait un état-major de l'air composé d'officiers jeunes et amènes ; un seul parmi tous montra de l'arrogance. Ils semblaient heureux, simplement, parce qu'ils étaient en plein air, faisaient du camping. Le général, un noble de Munich, nous déclarait en claquant des talons que sa seule famille était la "Grande Allemagne" !

Je me souviens que chaque jour, un avion minuscule atterrissait dans un petit champ voisin, ensuite on le roulait sous un arbre qui le cachait entièrement. Le champ était si petit qu'on ne pouvait imaginer que cela fût possible. Quelqu'un fit la remarque que c'était bien la première fois qu'un avion atterrissait là. Un des pilotes répondit qu'au contraire l'avion y était venu avant l'invasion, en reconnaissance.

Les soldats se comportaient-ils comme les officiers ?

Non, presque tous étaient bourrus. Surtout les combattants de l'autre guerre piétinaient notre sol en véritables revanchards.

Les soldats paraissaient-ils bien nourris ?

Ils avaient l'air bien portants mais leur nourriture nous semblait peu appétissante sauf quand ils avaient pu s'emparer des provisions de bouche de l'armée anglaise. Une de ces brutes, contre qui même ses hommes nous avaient mis en garde, nous tendit un jour un gros pain noir répugnant à voir : "Ça me donne mal à l'estomac, donnez-moi du vôtre."

Ces jeunes officiers n'essayaient-ils pas de vous parler d'Hitler, de leur mission ?

Certes, très souvent. Avec calme et patiemment ils nous expliquaient leur désir de collaboration, les plans que l'Allemagne avait élaborés pour le bonheur de l'Europe. "Mais, ajoutaient-ils, personne ici ne nous comprend, la haine vous aveugle trop. Si les Français nous avaient compris, nous ne serions jamais venus."

Comment avez-vous appris la fin des hostilités ?

Par des affiches officielles, onze jours après la signature de l'armistice. Le courant électrique ayant été coupé, nous n'avions d'autre poste qu'un faible appareil à galène. Un jour nous entendimes la lecture d'un communiqué annonçant des combats acharnés entre Laigle et La Ferté-Vidame. Or, nous nous trouvions justement à mi-chemin de ces deux villes et nous n'entendions qu'une canonnade légère.

Quelle fut la réaction populaire à la nouvelle de l'armistice ?

Un grand abattement et un soulagement aussi. Déjà quand les Allemands sont arrivés, les gens ne pouvaient se défendre d'une certaine détente. Tous savaient d'ailleurs que la bataille était perdue.

Mais les troupes ennemies n'ont-elles pas pillé les maisons ?

Il y eut des vols, mais seulement dans les maisons abandonnées par leur propriétaire; dans l'ensemble, la discipline était bonne. Une seule fois, dans la loge d'un château, il y eut pillage ou plutôt massacre d'une maison. Les soldats détruisirent tout, crevèrent les murs, brisèrent les meubles. On coupa même des chaussures en deux. Les Allemands avaient trouvé là une caricature d'Hitler !

Vous écoutiez, je suis sûr, la radio anglaise. De quelles autres manifestations de la présence anglaise avez-vous été témoins ?

Des avions et des espions. Les premiers avions anglais étaient des avions de l'escadrille canadienne. Un vol d'avions allemands sortit de l'horizon se dirigeant vers nous. Juste au-dessus de la maison les mitrailleuses crépitèrent : c'était les appareils canadiens qui, très haut au-dessus, tiraient sur les allemands.

Quand les Allemands descendent un avion anglais, ils l'exposent sur la place du village plusieurs jours. Quand un des leurs tombe, ils vont le chercher la nuit . . .

Et les espions ?

Il y en avait beaucoup, paraît-il. Un habitant de Verneuil a raconté devant moi qu'il avait été réquisitionné pour conduire dans sa voiture un officier allemand haut gradé qui appartenait aux troupes d'occupation de la région. Après avoir fait mettre de l'essence à la Kommandantur où il signa lui-même le bon, l'officier se fit conduire à Saint-André-de-l'Eure où il visita le nouveau champ d'aviation. Sur le chemin du retour, l'officier fait arrêter la voiture en pleine forêt, et s'enfonce dans le bois après avoir remis une carte au chauffeur : Intelligence Service . . .

Pendant votre séjour en Normandie, êtes-vous retournée à Paris ?

Plusieurs fois ; les déplacements étaient faciles à l'intérieur d'une même zone. J'allais à Paris pour essayer d'obtenir quelque renseignement qui puisse m'aider à sortir de la France occupée. Les autorités allemandes me répondaient toujours poliment ; mais je n'avais pas grand espoir de ce côté.

Dans les bâtiments du ministère de la guerre, était installé tout le centre administratif. Il y avait là d'innombrables bureaux et tous les Français y avaient affaires une fois ou l'autre. Pour entrer il fallait un laissez-passer. Quand on demandait à la sentinelle où s'adresser pour l'obtenir, elle vous donnait une mauvaise adresse toujours la même : celle du bureau de recrutement des chômeurs français pour le travail en Allemagne ! Là, un homme très aimable parlant un français très pur vous recevait, vous

montrait de belles photographies de l'Allemagne, vous vantait les avantages, salaire, etc . . .

Si on vous refusait toujours votre laissez-passer, comment êtes-vous donc sortie ?

Comme beaucoup, en passant en fraude la ligne de démarcation. Quelques points faibles nous étaient révélés. Là, un trafic intense et clandestin, une véritable contrebande d'être humains . . .

Pourquoi vous rendiez-vous à Marseille de préférence à toute autre ville ?

Il était toujours question de l'occupation de la France entière. Advenant celle-ci, j'aurais pu atteindre l'Afrique pour de là me rendre en Amérique.

A Marseille avez-vous vu beaucoup d'Italiens ?

Peu, à vrai dire, tous arrogants et méprisés. Au moment de la guerre entre Grecs et Italiens, comme on faisait queue à la porte d'un magasin, un soldat italien voulut passer avant tout le monde, disant : "Place au vainqueur !" Une Française s'écria : "Mon Dieu, un Grec !"

Quelle était l'état d'esprit en zone non-occupée ?

— Ceux que j'ai rencontrés avaient confiance en Pétain. L'amiral Darlan, au contraire, était très impopulaire. En France occupée, la présence des Allemands rend les gens presque anglophiles.

Le gouvernement Pétain a-t-il quelque autorité en France occupée ?

— Il y a à Paris le bureau du général de la Laurencie, le représentant du maréchal. On y retrouve tout le faste de l'ancienne France. Des hussards montent la garde, etc. Un décor d'opéra-comique. Je m'étais adressée là pour obtenir quelque renseignement utile. On m'a reçue avec beaucoup de grâce : "Ici, madame, parlez tout à votre aise, vous êtes en France libre. Nous n'avons aucune objection à votre départ. Nous allons vous donner tous les visas nécessaires. Mais, d'abord, il va vous falloir obtenir l'autorisation allemande . . ." Il en va ainsi pour tout. Un officier allemand doit contre-signer tous les ordres des préfets. Les Allemands surveillent eux-mêmes l'application

des lois décrétées par le gouvernement de Vichy. Ils approuvent, d'ailleurs, les nouvelles lois sociales.

Avez-vous eu beaucoup de difficultés à obtenir votre visa espagnol ?

— Les formalités demandent beaucoup de temps. Et, périodiquement, la frontière espagnole était fermée. J'ai traversé l'Espagne par Barcelone en six jours. J'ai eu le temps de voir l'indicible pauvreté de ce pays. Il fallait surveiller ses bagages constamment. Même un alguazil m'avertit de mieux dissimuler mon portefeuille.

On avait l'impression d'un pays mal policé et sans morale. La contrebande se pratique sur une grande échelle. Dans le train, une femme se précipite dans mon compartiment, me bouscule, ouvre la fenêtre et suspend à l'extérieur un gros ballot de tabac. Quelques instants après, survient un gendarme très vieux, qui nous examine et ne découvre rien. Le consul américain de Barcelone me conseilla de poursuivre mon chemin le soir même : des mouvements de troupes inquiétants, etc. Là on attend les Allemands incessamment.

Au Portugal, je n'ai attendu que cinq jours pour obtenir mon passage à bord de l'Excalibur. Là aussi des mouvements de troupes : quelques unes partent encore pour les Açores . . .

JACQUELINE MABIT

(Interview recueilli par Claude Hurtubise)

REDEVENIR HUMAIN

Ceux qui désespèrent de mon pays devraient d'abord désespérer du monde dans lequel ils vivent, car c'est ce monde qui croule. Notre pays n'est pas responsable de cet écroulement. Nul homme cultivé n'oserait prétendre sérieusement que ce monde est une création du génie français. Le moindre petit écolier sait que le génie français est un génie d'ordre et de mesure, à la fois familial et universel. Il le sait non parce qu'on le lui a enseigné, mais parce qu'il peut s'en convaincre lui-même, car mon pays a fait ses preuves, la culture française est un monument achevé dans toutes ses parties, une construction équilibrée de la base au faite, et qui depuis longtemps n'appartient même plus à ceux qui l'ont construite parce qu'elle a été faite pour tous, elle est une demeure et non une forteresse, un des hauts lieux d'asile ouvert aux hommes de bonne volonté quelle que soit leur race ou leur couleur, une amitié, un foyer.

Nous n'avons jamais prétendu faire de ce foyer la seule maison commune de l'humanité, nous ne pouvions espérer réussir là où les Grecs eux-mêmes avaient échoué. Nous avons pourtant le droit de penser qu'après l'avoir aimée et honorée, les hommes ne la délaisseraient que pour une autre plus parfaite, que ce grand travail, que ce grand effort de raison et d'amour ne serait perdu. Il risque pourtant de l'être. Il l'est déjà peut-être. On dit que nous n'avons pas défendu notre culture. Mais nous n'avions prévu la nécessité de la défendre, parce que nous n'avions jamais songé à l'imposer. Il faudrait être un menteur ou un fou pour oser prétendre que ce furent les modestes armées de Louis XIV

qui asservirent l'Europe au classicisme français. L'humanité civilisée l'a choisi parce qu'elle s'y trouvait bien, qu'elle y respirait mieux. Nous n'avions pris nulle précaution pour l'y retenir, les portes restaient grandes ouvertes. Notre ordre français n'était d'ailleurs pas nouveau, nous ne nous flattions pas de l'avoir créé de toutes pièces, et le plus grand éloge qu'on pût nous faire était de dire qu'en aucun temps aucun homme vraiment humain ne s'y fut trouvé un étranger. Mais les hommes sont tombés si bas aujourd'hui, ont si bien perdu jusqu'à la notion des valeurs universelles qu'ils nous reprocheraient volontiers de n'avoir pas hérissé de canons le Discours de la Méthode, les Pensées de Pascal, ou les tragédies de Racine. Nous pensions que notre culture n'avait rien à craindre de personne, parce qu'elle était le bien commun de tous. Nous ne pouvions tout de même pas prévoir que le germanisme se dresserait contre elle au nom de Wiking et de ses Saxons, que les divinités élémentaires inspireraient à des malheureux l'idée sauvage de détruire pour rien, pour affirmer seulement la force de leurs bras et de leurs reins des choses précieuses, aimées de tous, qui étaient le chef d'oeuvre des siècles. Que l'existence de tels monstres fut possible, nous n'en avons jamais douté. Mais nous pensions qu'ils feraient instantanément contre eux l'union des hommes sages et libres. On ne met pas une sentinelle au bord d'une source fraîche et pur, offerte à tous, faite pour toutes les soifs. Nous avons confié le meilleur de notre héritage à la garde de la Liberté.

J'ai écrit un jour : la France se tait. C'est vrai qu'elle se tait, mais à qui pourrait-elle encore parler son langage ? On dit que la France manque au monde. C'est d'abord que le monde manque à la France. Notre tradition si humaine reste impuissante devant l'inhumain. On dit qu'elle se trahit. Elle se trahissait plus encore lorsqu'au cours du dernier siècle elle tâchait, avec une maladresse tragique, d'accorder son esprit de mesure à la mesure universelle, qu'elle essayait désespérément de comprendre un monde qui ne veut pas être compris, mais subi. Nous avons fait ce que nous avons pu. Nous avons honnêtement donné ce que

nous avons à donner. Il est certain que nous avons beaucoup reçu nous-mêmes au cours des âges. Ce que nous avons reçu nous l'avons magnifiquement restitué, nous ne devons rien. Quoiqu'il puisse espérer de l'avenir, tout homme resté fidèle à l'esprit sait que notre dix-septième siècle a été la dernière grande étape de la civilisation occidentale, que l'ordre français n'a pas eu d'héritier légitime, qu'aucune culture réellement désintéressée n'a encore succédé à la nôtre. Après nous le monde n'a exploité que le profit, le monde s'est organisé non pour connaître mais pour jouir. Le monde a cru s'enrichir alors qu'il s'appauvissait de tout ce qui le faisait riche, de toutes les richesses vraiment communes aux hommes, et la hideuse logique du profit devait le conduire à l'état ridicule où nous le voyons maintenant. Incapable de vider ses gigantesques entrepôts, gorgé de richesses dont son avarice refuse d'aliéner la moindre parcelle sans bénéfice, prisonnier d'un système économique qui grossit indéfiniment la production mais lui ferme une à une toutes les issues, il préfère détruire ses stocks à coups de canon plutôt que d'avouer son erreur, de redevenir humain.

Je désespère de ce monde, ou plutôt je n'ai jamais rien espéré de lui. Je le vois se jeter dans la servitude, et il nous fait rire lorsqu'il prétend nous prouver qu'il s'y jette par un libre choix. J'ai passé de tristes jours, et lorsque je pense à ces derniers mois, il me semble que j'ai traversé l'enfer, mais cette épaisse nuit est déjà derrière moi. Dans l'excès de l'humiliation, dans la surabondance de la honte, j'ai fini par reprendre conscience de mon pays. Si j'avais, comme tant d'autres, refusé d'avouer l'humiliation, discuté avec la honte, rejeté la part du déshonneur, je me débattrais encore dans une contradiction intolérable, je ressemblerais à ces pauvres gens de Vichy qui se rengorgent et font la roue la chaîne au cou. Justifier son pays n'est le plus souvent qu'une manière sournoise de se justifier soi-même, et d'ailleurs il est plus facile de justifier son pays que de le sauver, cela coûte beaucoup moins cher. Je n'ai pas cherché à justifier mon pays, je me souviens trop d'avoir été son soldat pour accepter de devenir, dans ma vieillesse,

son avocat. Peu m'importe ce qu'il paraît être, ou même ce qu'il est aujourd'hui, je ne pense, je ne veux penser qu'à la valeur impérissable du dépôt qui lui a été confié. Qui le lui a pris des mains ? Personne. C'est donc que Dieu ne le lui a pas retiré. La tradition qu'il a transmise, le témoignage qu'il a donné garde son prix inestimable. Dès lors, qu'importe même sa honte, si elle exalte d'autant l'Esprit qu'il ne cesse d'incarner alors même qu'il le trahit car il en porte le signe sur la face, il a été créé à l'image et à la ressemblance de la Liberté.

GEORGES BERNANOS.

Cruz das Almas — Brésil.

Rio de Janeiro.

POÈME CORRÉZIEN.

*Les creux de la pénéplaine n'étaient plus que les
tombes de la lumière,
Mais chaque retour du versant nous hissait au niveau
de la sphère sanglante
Qui surveillait encore la disposition de ses effluves
dans la nuit.
Efforts et passions dans l'obscur conscience s'or-
donnèrent,
Surélevant un cœur immense, rétenteur de leur sour-
ce froide.*

*Et, pour avoir rejoint ses puissances initiales,
Le soleil au matin nous précédait sur la route des
miracles.*

*Nous n'avons plus douté que ce simple paysage
Ne pût donner réponse aux appels de l'Exigence.*

*Au bas du village nous avons pris, passée la petite
mare,
Le premier chemin sur la droite.
Laisant à la grand'route deux maisons moites, il
s'élançait d'abord avec les châtaigners
Jusqu'à ce banc communal qui signalait trop tôt*

*Les reliefs voisins comme pour excuser
La descente aux prairies des bas-fonds.*

*Pour nous, nous pensions bien suivre le chemin;
Soudainement la vallée subjuga nos déterminations :
Une houle terrestre d'une escorte nombreuse con-
voyait l'absolu,
Et, comme au marin la mer,
Nous offrait l'épreuve des pouvoirs ignorants.*

*C'était, sous nos yeux,
La variation des terres jusque dans l'aujourd'hui.
Les particules roses et bistres avaient été les généra-
trices incessantes,
De ces formes oublicieuses qui,
Travesties d'herbe drue,
Semblaient n'être plus que les témoins des millénaires*

*Il est ainsi des sciences œcuméniques
Qui, de nos existences diverses à la durée conjuguées,
Dessinent une courbe que maîtrise l'équation du temps.*

*Et pourtant,
Dans la claire vallée de Josaphat,
Sur la croix des coordonnées infinies,
C'est librement que les actions humaines,
Par leur densité et leur couleur cachée,
Tracent de multiples paraboles.*

*Il y a plus en nous qu'un être contributaire.
Le grain qui vacille sous l'érosion figure un instant
Notre âme individuelle et ravinée.*

*Et nous nous attendrissons à lui voir joindre
Si aisément un nouvel assemblage de matériaux ses
frères,
Tandis que les souffrances ni les œuvres ancestrales
Ni les labeurs contemporains
Ne suffisent à nous apaiser.*

*Seuls les enfants sont heureux au sable doux des
plages.
Il nous est à jamais impossible de glisser
Avec les matières infinies.
Ni siècles, ni molécules ne prévalent contre notre
intégrité.
Mais, roche isolée, elle affleure si peu
Que les rafales chaque fois vont penser l'entraîner
aux abîmes destructeurs.*

*Ainsi le scepticisme :
Si les choses ne peuvent rien au-delà de nous,
Leur vainqueur lui-même est enclos
Dans une intime captivité.*

*D'où vient donc que nous nous promenons au soleil
du matin,
Et qu'une joie limpide s'éveille en nous ?*

*Regardons à nouveau ces formes évocatrices des mo-
mies égyptiennes ;
Même silence, même plis couchés, le même reflet d'im-
mortalité.
Mais la vallée resplendit et se prodigue au bétail brun.
Elle écarte les tentations de gestes totales,
La fascination des sacrifices de pierre.*

*O dignitaires à l'œil noir et au bec d'épervier,
S'il vous est possible d'attendre, tout raidis, jusqu'à
la fin des mondes,
C'est que nous vous exhumons et vous transférons
avec nous,
Aurions-nous souci d'aucun symbole,
S'il ne s'était présenté à nous,
Comme un compagnon à éprouver,
Et bientôt comme un émule à surpasser ?*

*C'est au-delà d'elles que les choses réservent un lieu
à notre extension.*

*D'un élan renouvelé, nous descendons dans les prés.
Les bestioles fuient vers les lisières,
Des marécages nous surprennent,
Et soudain, exaspéré, le soleil exige le retour de la
rosée.
Les insectes alors déferlent; chaque être se concentre
en une vaillance désespérée.
Le récit ne comporte plus que des faits d'armes isolés.
Les heures arides nous repoussent.*

*Nous ne rivaliserons pas avec l'instinct,
Bas-fonds étourdissants qui liez la gerbe de l'été,
Votre exultation prend place à l'orée de la mort,
Nous reconnaissons le tintamarre d'Isis
Et ces mystères plantureux qui gardaient toujours leur
dénomination parce que l'initié même sentait encore
en lui une source non-incorporée.
Parmi les eaux de la montagne, un moine du Thibet
chercha, dit-on, le jaillissement originel.*

*O Instant,
Ce n'est pas seulement ta présence intacte et perceptible que nous aimons : nous ne sommes pas physiciens.
Ce n'est pas non plus la charge sublime qu'assume parfois ta fragilité,
Car nous avons alors des larmes de pitié.*

Quand nous avons voulu te goûter aux limites du passé et du futur, nous ne pensions pas vraiment échapper à leur empire.

*Si nous t'aimons, ô instant !
C'est pour ta mission d'être le témoin de ce qu'étant ce que nous sommes nous pourrions être,
C'est pour ton privilège d'être
La tendre suggestion ou la sanglante affirmation
D'un achèvement éternel.*

PAULE SIMON.

LA PHILOSOPHIE DE GABRIEL MARCEL

Ainsi s'intitule le dernier ouvrage de M. Marcel de Corte, le jeune et déjà éminent professeur de l'Université de Liège. Le sujet est d'importance puisque M. Gabriel Marcel occupe un secteur de premier plan dans la littérature et la philosophie contemporaines.

Né à Paris, le 7 décembre 1877, M. Gabriel Marcel y poursuit toutes ses études. Il suit les cours de la Sorbonne de 1906 à 1910. Agrégé de philosophie, il professe à Vendôme, à Paris puis à Sens. Il quitte l'enseignement en 1922. Il publie et fait jouer des œuvres dramatiques, critique lettres et musiques, tant étrangères que françaises, collabore à la *Revue de Métaphysique et de Morale*, à la *Revue de Philosophie*, à l'*Europe Nouvelle*, à la *Nouvelle Revue Française*, etc. . . ., donne de multiples conférences et présente des communications à diverses Sociétés de Philosophie.

Au dénouement d'une crise de foi où la conversion de Charles du Bos et la correspondance avec l'auteur de *Dieu et Mammon* (François Mauriac) exercèrent une grande influence, il embrasse le catholicisme et reçoit le baptême le 23 mars 1929, bien que "l'épouse bien-aimée" à qui il dédiera son *Etre et Avoir* soit protestante. Dès lors, M. Marcel est au premier rang des défenseurs de la pensée catholique française. Sa position sur le problème de la philosophie chrétienne conquiert l'adhésion de M. Jacques Maritain et d'une nombreuse école. Ses profondes réflexions sur la foi, l'espérance, la fidélité, la mort. . . publiées dans les grandes revues catholiques, et ses dernières productions dramatiques, projections dans le concret de ses pénétrantes analyses, font de lui un véritable philosophe catholique dans toute la force du terme.

Nerveux, et de physique peu robuste, M. Marcel provoque dès l'abord la sympathie et la confiance par l'irrésistible sincérité qui se dégage de sa personne et de ses œuvres. Cette sincérité qui le caractérise éclate dans la pureté de son regard, dans le scrupule constant à ne point trahir sa pensée; dans cette disponibilité envers tous, surtout ceux qui souffrent; elle éclate principalement dans sa philosophie qui est un effort de compréhension des âmes et des milieux pour y verser, par sa charité, la soif du salut.

La courbe dramatique de M. Marcel a été parallèle à celle de sa carrière philosophique. C'est pourquoi nous ne saurions conseiller la lecture exclusive de ses premières pièces, empreintes d'une inquiétude troublante et parfois d'un pessimisme dangereux. Mais avec *le Monde Cassé*, la lumière se déverse à flots, et la méditation qui suit ce drame n'a d'équivalent, au dire de M. de Corte, qu'à certaines pages de Platon et de saint Augustin (p. 63).

M. Marcel est à la fois dramaturge et philosophe. Et le plus caractéristique, c'est l'union étroite qui noue chez lui la philosophie et le drame. Loin d'être un violon d'Ingres, ce dernier est l'élément provocateur et l'acte même de la réflexion philosophique. Aborder la philosophie de M. Marcel en n'ayant cure de son théâtre, c'est se livrer à l'échec. D'autre part, il faut être déjà familier avec le mode marcelien de penser pour comprendre, pour participer effectivement aux drames de ses pièces. Cercle fermé alors? Non pas; mais spirale à décrire nécessairement avant de rejoindre les deux pôles de cette pensée.

Cet essai de pénétration peut partir ou bien du drame ou bien de la philosophie elle-même. Il serait intéressant à plus d'un titre de faire en une étude psychologique un tracé de l'évolution de ce couple, chez M. Marcel. Gabriel est fils unique. Dans sa solitude d'enfant, il s'imagine petits frères et petites sœurs avec qui il s'amuse, converse et dispute. C'est déjà le schème de la tragédie qui s'édifie et, débordant ses propres cadres, envahit peu à peu tout le domaine de la pensée, présidant à toutes les explications qui se doivent formuler. La réflexion elle-même se concrétise en données qui toutes ont voix aux délibérations intimes,

chacune mettant en valeur ses intérêts propres. La chose paraît évidente dans le choix et l'expression du *Journal* que M. Marcel rédige avec scrupule et précision. Et lorsque M. Marcel en arrive à parler d'une réflexion sur la réflexion, celle qu'il nomme une "réflexion à la seconde puissance", c'est encore le dialogue, évolué et affiné si l'on veut; mais toujours l'expérience intime tend à l'expression dramatique.

Cependant, pour intéressante que soit cette tentative d'exposition par une sorte de psychanalyse, et pour fondée qu'elle soit sur les confidences mêmes de M. Marcel, nous préférons adopter un point de départ plus objectif qui mettra d'ailleurs en lumière — nous l'osons espérer — le pan dramatique de la fresque marcélienne.

Qu'est-ce que la philosophie? La vision du réel. Mais cette vision n'est pas immédiate. Tout ce qui existe concrètement est individualisé et par sa singularité, par son originalité mêmes, échappe à une saisie directe de l'intelligence qui ne connaît immédiatement que sous le signe de l'universel. La connaissance du singulier comme tel est le fruit d'une réflexion de l'intellect sur la phantasme qui lui représente ce singulier. Inutile de spécifier que même ce connaître se réalise selon le mode d'universalité car les notes individuantes, les traits distinctifs de la chose singulière considérée sont connus pour autant que l'on s'en a pu faire une notion générale. C'est ce qui donne lieu à l'adage de l'Ecole: l'individu est ineffable. Le pédagogue à qui l'on amène un enfant fera converger de la sorte toute sa science sur lui mais l'erreur reste possible parce qu'il ne connaît pas le singulier dans sa singularité même. Une autre voie s'ouvre à la connaissance du singulier: c'est la connaturalité établie par une prise de contact affectif avec lui. La mère par exemple connaît son enfant. Mais précisément parce que cette vision est affective, elle est inexprimerable et par conséquent inutilisable aux yeux du philosophe. Telle est du moins la doctrine de toute "philosophie des essences".

Mais tel ne veut pas être M. Marcel. Instruit dans un néo-hégélianisme dont il trouve vite le défaut de la cuirasse (dogmatisme camouflé sous couvert de criticisme), il a

par réaction une horreur des idées pures et abstraites. L'idée abstraite a pour contenu l'essence inexistentielle. M. Marcel veut être existentialiste c'est-à-dire connaître le concret, le réel globalement. La nature du langage qui est de véhiculer une pensée d'un esprit à un autre postule le rejet de l'ineffable. M. Marcel se résoudra à employer un vocabulaire abstrait puisque telle est la nature des choses. Mais ces termes logiques ne serviront qu'à provoquer chez l'interlocuteur un état inexprimable. Et l'on voit déjà ce que le théâtre dont la nature est d'ébranler la gamme des sentiments pourra fournir comme apport à la conception marcélienne.

En effet, c'est le rôle d'une pièce de représenter en un bloc solide une situation donnée où des individus concrets (bien que fictifs) envers lesquels aucun lien nécessaire ne semble devoir nous lier à priori, se trouvent en conflit. Ce conflit vous paraît-il et vous est-il effectivement soluble par l'application d'une technique appropriée, vous solutionnez le problème. Mais — et c'est précisément ici l'amorce de la réflexion — est-il impossible de donner une solution sans vous *engager* du même coup ? vous êtes proprement dans le mystère. Le mystère est en effet la situation de conflit où je suis intéressé dans les deux partis. Je ne puis le juger hors de moi, dans l'abstrait, ce serait en fausser les données. Il doit se résoudre en moi, bien qu'il m'environne, me comprénne et me dépasse infiniment. Ou plutôt il ne peut pas se résoudre, ses données ne se distinguant pas. Inintelligible en son nœud, il est pourtant d'une fécondité d'intelligence pour ce qui l'entoure. Le mystère est obscur, mais il donne aux problèmes leurs véritables valeurs et parfois, à la façon du pan d'ombre dans un tableau de clair-obscur, par une sorte de choc en retour, ses contours se découpent avec plus de netteté bien qu'en lui-même il soit impénétrable. Ce n'est qu'en le dégradant en problème qu'on le pourrait résoudre, c'est-à-dire en s'en dégageant, par un RENIEMENT à soi-même, qu'on y parviendrait.

Du coup, le drame marcélien s'éclaire. C'est proprement un mystère. Le pathétique engendre une excitation passagère. Le dramatique peut être plus froid, il vous englobe,

vous enserre. Les personnages que vous avez vus s'opposer sur la scène, ils sont en vous, vous les sentez dans vos conflits intimes. Leur PRESENCE est indiscutable. Ce ne sont pas des OBJETS définis par des FONCTIONS propres qui seraient l'unique point de rencontre avec vous. Non; leur problème est votre problème et puisqu'il vous inclut, c'est le mystère. Le problème est donc la difficulté que je puis résoudre parce qu'elle ne m'engage pas dans sa solution. Le mystère au contraire est la difficulté où je suis engagé.

Mais sur quoi repose l'engagement? Pourquoi par exemple pouvons-nous engager notre avenir? N'est-ce pas bondir hors de sa forme? Qui me dit que demain je serai disposé à tenir mon engagement? Est-ce que je pourrais, par hasard, m'engager à soutenir l'an prochain telle opinion politique? Les circonstances ne conditionnent-elles pas ma promesse? Cet aspect conditionnel une fois élagué, demeure-t-elle un résidu stable?

Eh bien, pour M. Marcel, l'être est précisément le terrain de l'engagement. Puisqu'il y a unité de l'être et de l'existant, le "je" étant inséparable du "je suis", il y a participation, engagement de mon être dans l'être. Ainsi donc on n'affirme pas l'être comme en réalisme, on ne le cherche pas comme l'idéaliste; ici c'est l'être même qui s'affirme. Du coup est escamotée la pseudo-opposition sujet-objet. Ce qui est être est inséparable de l'être. Il ne cesse de s'y attacher que par une dégradation sur le plan de l'avoir. L'Avoir? c'est précisément ce où l'être n'est pas engagé, ou si l'on préfère cette formule: c'est ce qui est détachable, aliénable de l'être. Mon avoir consiste en ce dont je puis me défaire sans me trahir, ne m'y étant pas engagé. C'est la sphère du problème. L'être est un et ne peut se désagréger sans dégradation. L'avoir est ce qui dit relation extérieure à mon être. Cette relation est toujours susceptible d'être brisée mais l'interdépendance de l'être et de l'avoir est patente chez tout être créé. L'être doit se plier à certaines exigences de l'avoir qui lui est subordonné. L'avoir est donc hors de l'être. D'où l'on voit que le corps étant de l'ordre de l'avoir et l'âme de l'ordre de l'être, M. Marcel

ne conçoit l'être qu'en fonction de la vie de l'esprit. Et du coup croule dans le néant ou plutôt n'émerge pas encore du néant tout ce qui n'est pas l'être ou ne lui dit relation.

Mais dans le cas de l'être ainsi défini, il doit y avoir rencontre des âmes. L'être serait-il avoir sous un aspect ?

PRÉSENCE ET OBJET. — La pensée présente à une autre pensée peut en faire partie, en ce sens que l'être de l'un est engagé dans celui de l'autre (c'est le cas de l'être aimé envers lequel on est engagé), c'est la présence qui ne se sépare de moi que par fiction ou par trahison puisqu'elle participe à mon être même. Au contraire, est-ce un objet défini pour moi par une fonction sociale quelconque ? Il est traité comme un objet (de l'avoir, quoi) envers qui je suis en relation extérieure. S'il disparaît, c'est le déchet, la disparition, la perte. La mort de l'être aimé est au contraire, avec l'épreuve de la fidélité, l'assurance d'une présence purifiée et transcendante. Elle rend le système évident. Elle est un tremplin qui soulève, hors du *monde cassé* caractérisé par les rouages d'où l'âme est absente, vers la communion des êtres dans l'atmosphère de la charité où il y a compénétration des esprits et des cœurs. C'est le sein du mystère.

L'être emmuré, clos, fermé, replié sur lui-même et son égoïsme est indisponible à l'inclusion d'une présence. Il ne mouille pas, dirait Péguy. C'est le bourgeois tel que M. Emmanuel Mounier l'a décrit en lignes si réalistes. Au contraire l'être ouvert à la rencontre d'une présence est disponible. Il peut s'engager.

L'engagement se perpétue par la fidélité. A l'extrême opposé d'une stagnation dans l'égoïsme, la fidélité est créatrice; elle se refait sans cesse dans l'être. L'engagement est constant et courageusement maintenu. Que s'il y a trahison, le reniement porte avant tout sur l'être et c'est un reniement à soi-même. La fidélité, elle, repose non seulement sur la foi, la *fides*. Elle vit par l'espérance qui ne regarde pas ce qui pourrait ou devrait se produire mais affirme simplement que cela sera.

Eh bien, oui ou non, la philosophie de M. Marcel est-elle dramatique ? Ne se pose-t-elle pas au sein même du drame,

de la vie ? Mais on dira que la vie n'est pas le drame abstrait. Disons tout de suite que l'abstraction du drame au sens de la tragédie n'est une abstraction qu'historiquement. Il est situé dans le temps et l'espace. Seulement dans cet état, je ne suis pas aveuglé par mon intérêt et la vision nette de telle scène de théâtre m'obligera à m'ouvrir au mystère qui fuyait devant moi. La "catharsis" ou purification devient possible. L'avoir se transcende. Mais sur le plan de l'action, qui m'eût éclairé ? L'action spirituelle d'un être aimant ? Mais si je suis fermé par ma volonté d'égoïsme ? Au théâtre, le spectateur peut avoir le sentiment d'un au-delà. Cela dépend de l'auteur dramatique lui-même. Fidèle aux personnages qu'il a créés (tous disent "je" par lui), il ne pourra prendre parti pour aucun, étant engagé envers tous. C'est le secret de la compréhension de tous. Que si le regard que le spectateur ou mieux le dramaturge (le spectateur authentique refaisant en lui-même le drame) portera ensuite sur le monde véritable est une saisie analogue à cette création, — une sorte de récréation, si l'on veut, — il y aura ouverture à la compréhension des êtres et des milieux. C'est le plan de sympathie, de sincérité, où se domicile M. Gabriel Marcel. On voit l'analogie avec la communion des saints dans la Présence réelle. Nous irons même jusqu'à dire que c'est à elle que doit aboutir nécessairement, sous l'influence de la grâce, la philosophie marcélienne. Qu'on regarde son théâtre, que l'on consulte sa réflexion estampillée sous le signe du recueillement (détente dans le mystère), on y sent la soif de l'union commune, de la communion des esprits et des cœurs, *la possession du monde* mais non d'un monde sans âme où "l'on ne sait rien, où l'on ne connaît personne". Telle se présente la philosophie marcélienne d'un premier coup d'œil. L'étudier en détail est l'œuvre d'une vie. Nous nous sommes contenté ici de schématiser pour piquer la curiosité, provoquer une rencontre avec l'homme et l'œuvre et aussi pour permettre de lire et d'apprécier le livre de M. de Corte, ce qui demandait une initiation préalable. Et voici pourquoi.

Dans son étude de la philosophie marcélienne, M. de Corte a mis le théâtre systématiquement de côté. Lui-même

en sa préface (pp. VIII-X) va au-devant du reproche qu'il esquive en distinguant vérité ontologique et vérité esthétique, et donc en dissociant philosophie ou drame. La distinction est valable si le drame marcélien est uniquement une œuvre artistique. Mais en est-il vraiment ainsi ? Est-ce le beau ou le vrai qui entre ici en jeu ? M. de Corte en arrivera plus loin à établir que la métaphysique de M. Marcel est une métaphysique de l'art, vraie comme telle, mais ontologiquement insuffisante. Mais alors pourquoi laisser tomber a priori le fondement de cette philosophie ? M. de Corte juge "outrecuidant" de "courir le risque de la construire (la conception de l'art) à partir de l'analyse du théâtre de M. Marcel". La chose ne paraît cependant pas impossible et le Père Fessard, c'est là son mérite, a pu en donner les lignes maîtresses, ce dont M. Marcel l'a remercié en lui permettant d'insérer son étude avant son dernier drame (*La Soif*). Ce "lien subtil et étroit qui relie intimement" chez M. Marcel drame et philosophie nous semble être la "catharsis", la purification de l'esprit qui rend possible le regard direct sur le concret. Le drame assure cette "catharsis". La philosophie est ce regard direct. Il paraît y avoir ici plus que de l'art, c'est l'introduction, l'ascèse préparatoire et purifiante, c'est même la vision du réel où je suis engagé mais où l'intérêt et l'égoïsme ont baissé le masque. Le regard que je pourrai porter sur la réalité extérieure, sur le concret, y aura par suite la hantise du mystère. Par-delà la fonction, c'est la présence que je chercherai. . .

Peut-être qu'une critique tenant plus compte de cet aspect crucial aurait une apparence de solidité plus grande que l'édifice de M. de Corte. Cependant, il ne faudrait pas croire à un échec. Ce serait l'opposé de la réalité. M. de Corte n'ignore rien de la production de M. Marcel. D'autre part, il est un technicien consommé de l'Ontologie de l'Art, surtout de la poésie. La finesse de pénétration, l'effort de compréhension sympathique et la fidélité à reproduire la pensée de M. Marcel, dans la première partie de son volume ne font aucun doute. Mais en raison même du silence dont M. de Corte entoure le drame marcélien, bien

qu'utilisant ses données, font de son ouvrage un travail pour les seuls spécialistes. On devra s'initier chez M. Marcel lui-même.

La seconde partie est une critique de la philosophie existentialiste de M. Marcel. Inutile de dire que le grief le plus grave est l'idéalisme. M. Marcel l'a voulu fuir; son témoin ne lui concède qu'un "réalisme d'intention" indiscutable. De plus, M. de Corte est aristotélien et partant prévenu contre tout idéalisme.

Toute philosophie prétend à l'explication du réel. Seulement pour le réalisme, l'acte de consentement par la pensée à une existence qui lui est extérieure se présente comme nécessaire, ce qui aux yeux de l'idéalisme est dogmatisme arbitraire et suspect, un au-delà de la pensée s'avérant impensable. Opter pour l'un ou l'autre est possible. Critiquer un état d'esprit par l'autre est inadmissible puisqu'on serait réduit à le faire partir de postulats contraires. C'est pourquoi entre eux il y aura toujours irréductibilité et malgré la plus grande soif de réalisme, à partir de postulats idéalistes, on n'y atteindra jamais, pour avoir négligé de faire le bond initial. Ce bond initial est l'attestation de l'être, l'appréhension si confuse soit-elle de l'existence; par réflexion, par retour seulement, l'on connaîtra la pensée. Que si cette dernière veut partir d'elle-même elle brise l'unité de la pensée et du pensant, en ce sens que de la pensée on passera au présent, et que toute connaissance sera transsubjective, même celle de mon corps. C'est l'opposition entre le corps et l'âme, telle que l'a vue Descartes. Eh bien ! cette attestation de l'être à partir de la vie de l'esprit que pose M. Marcel, même s'il prétend transcender l'opposition sujet-objet, accuse toujours le mouvement de la pensée à l'être qui trahit l'origine idéaliste.

M. de Corte met en relief comment de la sorte l'opposition connaissant-connu est conservée; comment la fidélité créatrice détachée du "je suis" n'est que savoir pratique, et postulant le "je suis" pose l'idéalisme pour qui l'affirmation du primat du jugement est capitale; comment l'abandon dans l'engagement, en raison même de la nature de

l'existentialisme global, cause la confusion de l'Art, de la Religion et de la Métaphysique.

À notre humble point de vue, M. de Corte a vu juste. Malgré le plus fort réalisme d'intention, la philosophie existentielle de Gabriel Marcel paie un large tribut à l'idéalisme.

Est-ce à dire qu'elle soit à rejeter ? M. de Corte y voit une propédeutique à la philosophie réelle qu'elle ne peut remplacer — et c'est ici le nœud de la question — parce qu'elle a dévalorisé la fonction abstractive de l'intellect humain et parce qu'elle a mis de côté la "natura universalis", l'essence si l'on veut, qui n'est une abstraction que dans l'esprit, existant fondamentalement dans les choses.

Nous dirons plus : la philosophie de M. Marcel est une propédeutique et un complément de doctrine. Elle n'est pas la philosophie mais elle sacre le philosophe. Elle ouvre à cet "étonnement" que l'auteur du *Théétète* attribue au sage authentique. Elle initie au mystère, ce dont la dialectique des manuels s'avère impuissante. Elle est de plus un complément de doctrine parce que méthode par excellence de compréhension affective de l'individu, du concret. Ce n'est qu'au terme de tout un processus qu'on arrivera scientifiquement à établir ce dont le contact personnel avec l'être aimé a donné la certitude. Seulement, l'impression est subjective et non transmissible. De plus cette philosophie est située, définie et délimitée par la singularité même du cas particulier envisagé et, comme telle, est historique et doit sans cesse se renouveler. La fidélité créatrice joue surtout ici !

Le troisième et dernier chapitre de M. de Corte s'intitule : *Essai d'intégration de l'existentialisme dans l'ontologie réaliste*. Il étend à tout existentialisme la critique méticuleuse de la deuxième partie, étudiant les possibilités et les apports d'un existentialisme valable. Disons sans hésitation que ces quelques pages sont d'une force et d'une précision peu communes. Mais comme elles n'envisagent pas uniquement la philosophie actuelle de M. Marcel nous n'en parlerons pas ici. Nous ne saurions trop néanmoins en conseiller la lecture. Tout un secteur de pensée, depuis

Kierkegaard, s'y trouve jugé sous la lumière d'un sain aristotélisme thomiste.

SCHÉMA MARCÉLIEN. — Une dernière remarque. La philosophie traditionnelle qui se situe devant "tout ce qui est" ne saura jamais voir dans l'ETRE marcélien qu'UN MODE, qu'une réalisation de l'être analogique. Pour elle l'AVOIR est aussi de l'être, bien que sous une modalité différente; la métaphysique thomiste englobe aussi bien l'"avoir" que l'"être".

Au contraire pour M. Marcel, l'ETRE seul, le méta-problématique est objet propre de métaphysique parce que double est le registre du concret :

le registre de l'ontologique, du mystère, de l'esprit, du conflit dramatique, de la disponibilité, de l'engagement, de la présence, de la communion, de la fidélité, de l'espérance, ... de l'ETRE;

le registre du technique, du problème, du corporel, du pathétique à sensation, de l'indisponibilité, du reniement, de l'objet, de la fonction, de la trahison, du désespoir, ... de l'AVOIR.

Le passage de haut en bas s'opère par dégradation. Si celle-ci porte sur l'être globalement, la chute aboutit au NEANT; le désespoir portant sur l'être postule de ce fait le suicide.

Au contraire, le passage de bas en haut est la transcendance, provoquée la plupart du temps par une réponse à l'appel d'une Présence. Et comme le plan de l'avoir est celui du corporel et du fonctionnel, l'appel de la mort ou du mort aimé, voire même la pensée de la mort de l'être aimé pourra suffire à introduire à l'ordre du mystère. Plus encore que l'amour qu'elle purifie, la mort découvre le mystère. De là le rôle de premier plan qu'a la mort, dans le théâtre de M. Marcel.

Tels sont les quelques traits qui se dessinent dès l'abord de la pensée marcélienne, caractérisent dans son ensemble cette philosophie de l'engagement, et peuvent orienter des recherches plus précises sur l'un ou l'autre des points saillants effleurés ici.

JOSEPH-H. PAUL.

UN ESSAI SUR LA POÉSIE CANADIENNE

Notre ami Guy Sylvestre vient de réunir dans une plaquette à tirage limité quelques pages sur la poésie canadienne et deux études sur Garneau et Hertel.

Dans une lettre-préface, madame Maritain nous donne de la poésie une admirable définition qu'elle tire de son expérience de poète et de sa connaissance de la philosophie. Guy Sylvestre développe cette définition d'une façon très juste qui aidera beaucoup à éclairer ce problème de la poésie, surtout chez nous où l'enseignement, trop indifférent à la culture, a tendance à considérer la poésie comme un "art d'agrément" ou "une facile effusion sentimentale".

Sylvestre pose d'abord la distinction entre poètes verticaux et poètes horizontaux, ceux-ci plus attachés à la terre, aux étendues charnelles devant eux et, par conséquent, plus caractérisés par la région, le pays; ceux-là qui fuient vers l'azur et le domaine de l'intellectuel et qui, par conséquent, atteignent plus facilement à l'universel.

Sylvestre établit bien qu'atteindre à la poésie véritable, c'est atteindre à l'universel car, si la poésie cherche à exprimer, par la fabrication d'un être intelligible, une connaissance personnelle, il n'oublie pas que rien n'est "plus universel que le personnel" comme il l'écrit lui-même et que cette connaissance personnelle qui est la source de la poésie est "une connaissance obscure et savoureuse, d'une saveur toute spirituelle... le fruit d'un contact de l'esprit avec la réalité en elle-même ineffable", (Raissa Maritain).

Cette division des poètes en verticaux et horizontaux, fort ingénieuse, même si elle peut nous conduire à un déterminisme dangereux, nous permet de comprendre l'évolution de notre poésie où les poètes attachés au terroir, les poètes

“affectifs”, sont plus nombreux que les poètes “intellectuels”.

Sylvestre passe en revue la plupart de nos poètes, les caractérisant d'une façon peut-être trop rapide mais qui les *situe*, comme c'est son dessein.

Son étude sur Saint-Denys-Garneau est la meilleure critique qui ait été publiée sur cet admirable poète, unique chez nous, et qu'on trouve plus grand chaque fois qu'on le relit.

Sylvestre a bien compris tout ce qu'il y a de connaissance intime et singulière dans l'œuvre de Garneau, dans ces regards sur toute la création, sur le monde des hommes, du soleil et des bêtes, et sur les espaces troublés de notre conscience où passent parfois les lueurs plus troublantes encore du subconscient.

Le poète de *Regards et Jeux*, l'essai de Sylvestre le montre bien, nous livre dans cette œuvre achevée le secret de sa réalité, secret qu'il a saisi très profondément mais selon la puissance d'un regard humain, privé de la grâce sacerdotale du Christ qui seule éclaire le fond des cœurs.

C'est un véritable plaisir que de lire ces pages si bien présentées sur papier Japon. Nous regrettons seulement que Sylvestre ne nous ait pas donné en même temps son *Essai sur la poésie contemporaine*. Ces notes¹ sur la poésie canadienne eussent gagnées à être appuyées par les judicieuses études sur la poésie en général que nous attendons de lui.

CLAUDE HURTUBISE

(1) *Situation de la poésie canadienne*, Editions du Droit, Ottawa.

CINQ MYSTÈRES EN FORME DE RÉTABLE

Les *Cinq Mystères en forme de rétable*, de René Schwob, dont trois viennent d'être publiés dans la collection du *Serpent d'Airain* sont sculptés avec amour par un artisan qui connaît son métier.

Il faut bien voir que les scènes successives de ce rétable sont à trois dimensions et que les divers personnages qui s'y meuvent au premier plan poursuivent une triple destinée éclairée de tous les côtés à la fois.

Leur vie charnelle, historique, temporelle, se dédouble en symbole et se prolonge en profondes résonances jusque dans nos vies particulières, jusque dans notre intime conscience.

Le premier mystère intitulé : *La nuit de Noël*, fait penser à une miniature du célèbre Jean Fouquet ou de quelque autre peintre du moyen âge, par la naïveté des figures, les anachronismes et surtout, par la manière familière, pieusement familière de se mêler des affaires de Dieu.

Pour l'anachronisme, c'est un peu l'inverse de cette miniature de Fouquet représentant la prise de Jéricho, où les personnages sont juifs et le paysage normand. Ici, des paysans qui pourraient bien être normands, s'agitent, gueulent et discutent sans s'étonner du décor oriental et très peu vingtième siècle.

Dans ces trois mystères, le personnage central, celui qui est la raison d'être de tous les autres, reste muet. Rien ne vient rompre le charme. C'est à peine une ombre, plus réelle, cependant, et plus humaine que toute chair vivante. Il est toujours pénible d'entendre parler le Christ ailleurs que dans l'évangile : tout autre langage que celui-là semble artificiel. L'auteur n'a pas tenté ce jeu.

Oserons-nous dire que la Sainte Vierge de M. Schwob ne nous est pas très sympathique ! Elle est trop instruite : son rôle d'exégète lui donne parfois figure de grand-prêtre. Cela s'accorde peut-être mieux avec la vérité historique, mais nous ne le croyons pas. Il reste que l'image poétique de la Vierge, simple et fileuse, s'en trouve singulièrement altérée.

Mais pour revenir à notre idée première, nous n'en finirions plus de noter les phrases et les paragraphes où le symbole et le caractère universel se fondent harmonieusement dans un personnage historique et le chargent de ce double fardeau qu'il porte comme son vêtement même.

Ainsi, le vieillard Siméon, dans l'Adoration des Mages, regarde partir la Sainte Famille emportant l'Enfant Dieu. Il sent sa fin toute proche. Sa voix s'élève, et c'est tout Israël qui parle par sa bouche, un Israël qui serait conscient à la fois de son extraordinaire destin et de son impuissance.

Le voici qui prononce ces douloureuses paroles : "Maintenant, Seigneur, vous pouvez me renvoyer en paix. Vous m'avez montré la gloire d'Israël, la lumière des gentils. Et je vois que ce jour ne passera pas que la terre entière n'ait déposé le tribut de sa sagesse devant vous. Je ne tiens plus à rien. Et toute ma vie se déroule enfin sous mes yeux comme un livre qu'il me fallut écrire ligne par ligne. Pourtant, tous ces mots me semblent étrangers. Et ces gestes inutiles, est-ce de moi vraiment qu'ils sont nés ?"

Nous sommes bien, ici, en présence d'un vieillard faible et nu au déclin de sa vie, mais ce vieillard est plein d'une grandeur qui le dépasse et qu'il ne tire pas de lui-même.

Vous entendez : "...la gloire d'Israël et la lumière des gentils". Aux Juifs la gloire, l'effrayante gloire hélas ! et seuls les gentils verront la lumière !

Le peuple élu interprète le livre de la Loi qu'il lui "fallut écrire ligne par ligne". Il s'écrie, malgré tout : "Pourtant, tous ces mots me semblent étrangers. Et ces gestes inutiles, est-ce de moi, vraiment qu'ils sont nés ?" Toute son histoire, toute sa signification est étrangère à sa propre intelligence. Le peuple dont les prophètes ont annoncé l'a-

venir ne connaît pas le présent : la tige de Jessé ne reconnaît pas son fruit.

Le vieillard pitoyable poursuit son ultime prière : "En somme, je vivais comme tous les hommes d'ici, avec cette espérance au fond du cœur : une espérance vague dans un cœur obscur. Etranges êtres que nous sommes ! Et notre secret le plus profond, peu s'en faut qu'il ne nous échappe jusqu'à la mort."

Cette pensée de l'infidélité temporelle et éternelle du peuple juif est reprise plus loin avec une ampleur plus grande et une émotion qui ne sait plus se contenir.

"Et c'est ainsi, l'ayant maintenu à l'abri des impuretés et de l'idolâtrie, que vous livrez votre peuple à son aveuglement quand éclate le soleil qui est pourtant né de lui. Votre amour, mon Dieu, est effrayant. Dans ce jeu de cache-cache que vous jouez avec vos créatures, daignez du moins permettre à ce vieillard qui vous a tant aimé, laissez-le vous supplier, Seigneur ! pour ce peuple que vous êtes sur le point d'abandonner. Afin qu'ayant été sa gloire, vous soyez un jour sa lumière, et qu'avant que la nuit ne tombe sur cette terre de misère, vous le laissiez entrer, à son tour, dans la douceur et dans la plénitude de votre Rédemption."

C'est un écho de ces paroles désespérées de saint Paul : "... j'ai une grande tristesse et un continuel tourment dans le cœur. Car je désirerais moi-même d'être anathème à cause du Christ pour mes frères qui sont mes parents selon la chair."

Ces lignes expriment l'inguérissable inquiétude d'Israël et viennent ajouter un écho à tous ceux que répercute le mur des Lamentations — mur que seule la trompette du Jugement fera s'écrouler.

Et c'est maintenant que la vocation des Mages nous sera révélée. La grâce leur est différemment donnée, ainsi qu'à nous tous. Même après un long chemin droitement parcouru, en suivant la seule étoile sainte et lumineuse, nous manquerions notre but sans la grâce actuelle. Balthazar l'exprime simplement : "Comme Dieu sait bien guider les pas de ceux qu'il aime ! Un peu plus, je passais

sans m'arrêter devant cette chambre. Sans la fumée de l'encens, je retournais en ville."

L'Adoration des Mages est une suite de méditations devant l'Enfant-Dieu, méditations qui s'accordent très bien au rythme de notre cœur parce qu'elle sont humaines.

Le Drame de la Passion qui termine le premier volume est certainement le plus émouvant des trois mystères, le plus âpre et le plus touffu, le plus vivant. Il éclaire la passion par le dedans; il en montre le côté humain, la grandeur ignominieuse; il fait de l'Affaire Jésus ce qu'elle est réellement : "La plus grande histoire de jamais" comme savait le dire Péguy.

C'est toujours la même chose. Écoutons Mardochée, ce brave bourgeois, commentant les événements de l'actualité, les dernières nouvelles : "Mais, mon pauvre ami, réfléchissez un instant. Il est en train de faire un Syndicat de tous les mécontents. Savez-vous ce qu'il leur a dit, à ses collègues, ces jours-ci ? Eh bien, il leur a promis que les premiers seraient les derniers et vice versa. Vous vous rendez compte de la gravité de ces propos. Autant dire aux bonnes gens : Vous allez prendre l'argent où il se trouve. Et ceux qui en ont n'en auront plus et vice versa. C'est comme qui dirait, mon cher, une révolution."

C'est cela même : une révolution, la plus totale, la plus essentielle de tous les temps, mais toujours recommencée en nous-mêmes et autour de nous.

GILLES HÉNAULT

D'IBERVILLE À SCHENECTADY

Le massacre de Lachine eut lieu le 5 août 1689.⁽¹⁾ On sait assez combien ce coup fut terrible pour la Nouvelle-France.⁽²⁾ Bien que porté par les Iroquois, on n'ignorait pas d'où il partait. C'est dans les colonies anglaises que les guerriers des cinq Cantons trouvaient leur arsenal et leurs conseillers; c'est chez les Iroquois que les pieux bourgeois de la Nouvelle-Angleterre trouvaient, en retour, une manière de bras séculier. Iberville s'en était bien rendu compte. "Je ne voy pas, avait-il écrit près d'un an auparavant, les raisons que l'on a pour ne leur pas faire ce qu'ils nous font du Costé d'Orange et de Manatte ou jls fournissent aux Iroquois (contre le traité) des munitions et les ont payez pour venir tuer des françois à Montréal."⁽³⁾ La complicité des colonies anglaises et des cinq Cantons n'était, du reste, un secret pour personne. A l'époque du massacre de Lachine, il y avait des mois que Callières envoyait à Versailles mémoire sur mémoire, pressant le gouvernement métropolitain de s'emparer de la Nouvelle-Angleterre dans le but de couper à sa racine la menace iroquoise.⁽⁴⁾

1. Champigny au ministre, 16 novembre 1689, AC, Correspondance Générale (AC, CHA), 10: 244.

2. Les Iroquois, d'après l'auteur de "L'histoire de l'eau-de-vie en Canada", "exercèrent tout ce qu'ils savoient de cruautés, et se surpassèrent eux-mêmes, laissant dans l'espace de sept lieues de pays les vestiges d'une barbarie inouye: des femmes empalées; des enfants rôtis sur de la cendre chaude; toutes les maisons brûlées; tous les bestiaux tués; quatre-vingt-dix personnes emmenées, qui la plupart furent brûlées cruellement.", "Histoire de l'eau-de-vie en Canada", *Collection de mémoires et de relations sur l'histoire ancienne du Canada*, Société littéraire et historique de Québec, Québec, 1840, 14.

3. "Copie d'une Lettre du Sr Djberville Commandant dans la Baye du Nord de Canada, du 21^e Septembre 1688", AC, CHA, 10: 147.

4. Cf. "Projet Du Chevalier de Callières gouverneur de Montréal Et Commandant par Commission Les Troupes et milices du Canada,

L'événement du cinq août ne fut qu'un épisode, le plus violent et le plus douloureux, de la guérilla qui se poursuivait jusqu'à la fin de l'automne et qui tint le gouvernement de Montréal dans une alerte continuelle. La Nouvelle-France perdait tous les jours un peu de son sang et de son prestige. Il fallait rétablir sa sécurité plus que jamais menacée. Une réaction violente s'imposait. La guerre, déclarée depuis le 7 mai entre la France et l'Angleterre, indiquait davantage, s'il en était besoin, qu'il fallait frapper et où il importait de diriger les coups. Dans ces conditions, Frontenac procéda, au commencement de 1690, à l'organisation des raids de représailles qui devaient porter la terreur au cœur des colonies anglaises. La jeunesse canadienne prêta son concours avec enthousiasme. Le gouverneur forma trois détachements dans les trois principaux centres du Canada, à Montréal, aux Trois-Rivières et à Québec.⁽⁵⁾

Celui de Montréal comptait deux cent dix hommes : quatre-vingts Iroquois chrétiens du Sault et de la Montagne, seize Algonquins et cent quatorze Français.⁽⁶⁾ Jacques LeMoynes de Saint-Hélène et Nicolas d'Ailleboust de

sur Lestat present des affaires de ce pays", janvier 1689, AC, CHA, 10: 260-264. Autres mémoires du même sur le même sujet, *ibid.*, 265-266, 269-270 v., 271-274, 275-276, 277-278 v., etc. A noter que, le 27 juin 1689, les Iroquois avaient tenu une conférence avec des représentants de la Nouvelle-York; dans une autre rencontre survenue en septembre suivant entre les mêmes, les Anglais félicitèrent les sauvages du bon travail par eux accompli dans l'île de Montréal, C. Colden, *History of the five Indian Nations of Canada, which defend On the Province of New-York in America and are the Barrier between the English and the French in that part of the World*, London, 1747, 99, 102.

5. Champigny au ministre, 1690, *Collection de manuscrits relatifs à l'histoire de la Nouvelle-France*, Québec, 1884, II, 28.

6. Ce sont les chiffres donnés par Monseignat, le secrétaire de Frontenac, dans sa "Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable en Canada depuis le départ des vaisseaux au mois de novembre 1689 jusqu'au mois de novembre 1690", *Coll. de MSS.*, I, 488. Charlevoix réduit le nombre global à cent dix, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, 3 vol., Paris, 1744, II, 44. Le P. Chrestien Le Clercq donne le même chiffre que Monseignat, soit deux cent dix hommes en tout, *Premier établissement de la foy dans la Nouvelle France*, 2 vols, Paris, 1691, II, 387. Le P. L. Le Jeune, *Le chevalier Pierre Le Moyne, sieur d'Iberville*, Ottawa, 1937, appuie sa narration du raid de Schenectady sur la seule "Relation" de Monseignat, qu'il reproduit presque textuellement. Pour notre part, nous utiliserons largement ce document publié dans *Coll. de MSS.*, I, 482-531, et nous noterons au passage les autres récits qui le complètent soit pour le corroborer, soit pour le contredire.

Manthet, tous deux lieutenants et tous deux nés au Canada, en reçurent le commandement; ils eurent pour seconds Iberville et Repentigny de Montesson. Un autre LeMoyne en faisait partie; c'était François de Bienville, le premier du nom, qui devait trouver une mort prématurée aux mains des Iroquois, le 7 juin 1691. (7)

Charlevoix affirme qu'en cette occasion Iberville servit en qualité de volontaire. C'est certainement une erreur. En réalité, il paraît avoir servi en second, ainsi que l'indique clairement Monseignat. Peut-être même partageait-il le commandement avec Sainte-Hélène, et sur le même pied que lui. Dans le rapport qu'il envoya à la cour, à la fin de 1690, Champigny le laisse supposer. "La jeunesse de ce païs, écrit-il, ayant tesmoigné beaucoup d'ardeur pour aller contre les Anglois, Monsieur le Comte de Frontenac y envoya l'hyver dernier trois partys, un de Montréal, commandé par les sieurs de Ste Hélène et d'Iberville, composé de deux cens dix hommes François et Sauvages..." (8) Dans son *Histoire du Canada*, M. de Belmont raconte: "MM. d'Iberville et de Ste. Hélène, avec 120 François et autant de Sauvages arrivèrent pres de Corlar, trouvent les portes ouvertes, bruslent le fort, etc..." (9) De son côté, Colden appelle le commandant du détachement "Monsr. de Herville", ce qui se rapproche beaucoup plus du nom d'Iberville que de celui des autres chefs canadiens. (10)

La petite troupe se mit en marche dès le début de février, très probablement le premier jour du mois, sans destination précise. Au bout de cinq ou six jours de marche, des discussions assez vives s'élevèrent entre Français et sauvages au sujet de l'objectif de l'expédition. Où porter l'attaque? Les premiers se croyaient en état d'emporter Orange — Albany — capitale de la Nouvelle-York; les seconds tenaient que l'entreprise était ridiculement dispro-

7. On trouvera le récit de la mort de Bienville dans la "Relation" rédigée par Benac, le 2 septembre 1691, AC, CIIA, 11: 555.

8. *Coll. de Mss.*, II, 28.

9. "Histoire du Canada", *Collection de mémoires et de relations...*, 32.

10. *History of the five Indian nations*, 113.

portionnée aux forces du détachement. Huit jours plus tard on arriva à la bifurcation des routes. Les sauvages persistaient dans leur refus de marcher sur la capitale. Les Français cédèrent. On obliqua donc vers Schenectady, que les Canadiens appelaient Corlar ou Corlaer, d'après le nom de son fondateur, Arendt van Curler.⁽¹¹⁾

Après neuf autres jours d'une marche excessivement pénible, on arriva à deux lieues du bourg, le 18 février (8 février ancien style) sur les quatre heures du soir.⁽¹²⁾ Quatre sauvagesses rencontrées à cet endroit fournirent des renseignements précieux sur l'état de la place. Aussitôt, les commandants envoyèrent en reconnaissance un petit détachement formé de quelques Canadiens et de neuf sauvages.⁽¹³⁾ A leur retour, la troupe se remit en marche. Elle arriva en vue de Schenectady à onze heures.

Entouré de sa palissade rectangulaire dont les deux portes n'étaient ni gardées ni même fermées, le village dormait d'un sommeil frileux.⁽¹⁴⁾ Les officiers canadiens étaient convenus d'attaquer à deux heures du matin, pour augmenter l'effet de surprise. Mais la longueur du chemin par-

11. A cet endroit, Mr Reed assure que les difficultés de la route avaient déjà causé au détachement une perte de cinquante hommes. Ceux-ci se seraient trouvés trop faibles pour poursuivre leur marche ou auraient tout simplement déserté, *The first great Canadian, the story of Pierre Le Moyne sieur d'Iberville*, Chicago, 1910, 73. Cette affirmation assurément dramatique ne s'appuie sur rien du tout.

12. Cf. E. B. O'Callaghan, *The documentary history of the state of New York*, I, 188-189; Colden, *History of the five Indian nations*, 114. En fixant le départ de Montréal au premier février et en utilisant les données de Monseignat, on aboutit à la même conclusion. Il semble donc que ce soit par erreur que le P. Le Clercq affirme que le détachement mit vingt-trois jours à se rendre, *Premier établissement de la foy*, II, 388. J. Pearson croit toutefois que le départ de Montréal s'effectua le 17 janvier, ancien style, donc le 27; mais on ne voit pas pourquoi, *A history of the Schenectady patent in the Dutch and English times*, Albany, 1883, 244.

13. Charlevoix, II, 45, dit qu'"un Canadien nommé Giguière fut détaché aussitôt avec neuf Sauvages..." C'est la version acceptée par F. Parkman, *Count Frontenac and New France under Louis XIV*, Boston, 1884, 212.

14. Les habitants de Schenectady avaient été avertis de l'approche du détachement ennemi. Ils se croyaient trop bien protégés par la distance et la rigueur de l'hiver pour y ajouter foi. Cette remarque de Colden exprime bien leur état d'esprit: "*Europeans will hardly think it possible that Men could make such a March through the Wilderness in the Severest Frosts, without any Covering from the Heavens, or*

couru, un jeûne prolongé, la neige qui s'abattait en tourbillons cinglants, tout rendait l'attente intolérable dans la nuit glacée. On prit le parti de donner sans plus de délai. ⁽¹⁵⁾

Iberville et Montesson, à la tête d'une escouade, se chargèrent de bloquer toute tentative de fuite en s'emparant de la porte qui donnait sur le chemin d'Albany. Ils ne surent pas la trouver et se virent forcés de revenir se mêler au gros de la troupe. Sainte-Hélène et Manthet se mirent chacun à la tête d'une colonne, longèrent la palissade, de l'intérieur, postèrent des pelotons aux carrefours et eurent tôt fait d'investir la place. Quand l'opération fut complétée, tous poussèrent le cri de guerre. Français et sauvages se ruèrent sur les maisons. Un petit fort où neuf soldats tenaient garnison fut rapidement emporté et incendié. ⁽¹⁶⁾ On mit aussi le feu à quelques habitations. Tous ceux qui tentaient de résister étaient abattus. Le massacre dura deux heures. ⁽¹⁷⁾

Rien n'indique la part précise qu'Iberville prit à l'assaut général. Le lendemain matin, il obtint la reddition du ma-

any Provision except what they carried on their Backs.", *History of the five Indian nations*, 114. Parkman ajoute que les citoyens de Schenectady avaient cru spirituel de mettre un bonhomme de neige à la porte du bourg pour montrer le cas qu'ils faisaient des avertissements qui leur étaient donnés, *Count Frontenac and New France*, 213.

15. C. Le Clercq, *Premier établissement de la foy*, II, 388, et Charlevoix, II, 45, sont d'accord avec Monseigneur sur ce point. Parkman, *op. cit.*, 212, et Ferland, II, 152, le sont aussi. Contre toute évidence, W. D. Lesueur écrit pourtant que l'on retarda l'attaque de trois heures et que l'on surprit ainsi le village alors qu'il était plongé dans son sommeil le plus profond, *The makers of Canada*, 12 vols., Toronto, 1910-1911, t. II, *Count Frontenac*, 247.

16 Une double palissade entourait le fortin. La garnison comptait vingt-quatre soldats, d'après J. Pearson, *History of the Schenectady patent*, 245. Cependant d'après un document reproduit par Pearson quelques pages plus bas — il s'agit d'une lettre expédiée par Schuyler et Wessels au gouverneur du Massachusetts, Bradstreet, et à son conseil, le 25 février 1690 — il est évident que la garnison se composait de neuf hommes, dont cinq furent tués et quatre amenés prisonniers, *ibid.*, 252-253. C'étaient des miliciens du Connecticut commandés par le lieutenant Talmage. Cf. aussi F. Parkman, *op. cit.*, 212.

17 Ici, tout le monde s'accorde. Cf. "Relation" de Monseigneur, *Coll. de Mss.*, I, 491; Jacob Leisler à —, 14 mars 1690. *Doc. hist. of the state of N. Y.*, I, 192; C. Le Clercq, *Premier établissement de la foy*, II, 390; Charlevoix, II, 46; La Potherie, III, 69.

La Nouvelle Relève

**Paraîtra désormais le 15 de
chaque mois**

64 pages et plus

Les lecteurs y trouveront :

1. — des articles de grands écrivains français et américains sur les sujets les plus divers.
2. — grâce à une entente avec la revue américaine *Commonweal*, des articles d'actualité qui paraîtront simultanément aux Etats-Unis et au Canada.
3. — des chapitres inédits d'œuvres qui paraîtront au cours de l'année aux Editions de l'Arbre.
4. — des éditoriaux sur les événements canadiens et européens par des spécialistes en sociologie et en économie politique.
5. — des articles de fond sur la philosophie, la politique, la géographie, la littérature, les arts, la théologie, la spiritualité;
6. — des chroniques régulières sur le théâtre, le cinéma, les livres, la musique, les beaux-arts, etc.

L'abonnement à 10 numéros mensuels est de \$2.00 pour le Canada et de \$2.25 pour l'étranger. Payable par chèque ou mandat au pair à Montréal.

340, avenue Kensington, Westmount,
Montréal.

La Nouvelle Relève

Directeurs : Robert Charbonneau,
Paul Beaulieu.

La Relève a publié depuis 1934 des articles de quelques-uns des plus grands noms de la littérature catholique :

Jacques Maritain,	Paul Doncoeur,
René Schwob,	J.-T. Delos,
Paul Claudel,	Emmanuel Mounier,
Daniel-Rops,	Raissa Maritain,
Le comte Sforza	Stanislas Fumet,
Henri Ghéon,	Jean C. de Menasce
H. A. Reinhold	Emile Baumann,

En plus de ces écrivains, la **Nouvelle Relève** publiera des articles de :

Yves Simon, Don Luigi Sturzo, Jean Le Moyne, Robert Elie, Guy Sylvestre, Simone Aubry, Pierre Baillargeon, Jacqueline Mabit, Gilles Hénault, Jacques de Tonnancour, Marcel Raymond, Guy Frégault.

En plus des articles de ses collaborateurs réguliers, la **Nouvelle Relève** publiera dans ses prochains numéros : **Georges Bernanos** : Redevenir humain, **Paule Simon** : Poème corrézien, **Oscar del Villar Fernandes** : L'Europe d'aujourd'hui et le naufrage de l'intelligence, **H.-A. Reinhold** : Les Catholiques et la Bible, **Paul Beaulieu** : Extraits de son essai sur Jacques Rivière, **Joseph Paul** : Gabriel Marcel, **Gilles Hénault** : La roue, poème, **Luigi Sturzo** : La poésie de Dante, **Yves Simon** : L'évolution de la philosophie catholique, **Comte Sforza** : Les Français sont encore un peuple démocratique, **Wallace Fowlie** : Analogie entre la morale et l'art, **Jacqueline Mabit** : La France sous les Allemands, **Guy Frégault** : Le Moyne d'Iberville, et nombre d'autres.

jour John Sanders Glen⁽¹⁸⁾ qui, entouré de ses domestiques et de quelques sauvages, s'était retranché dans sa maison située de l'autre côté de la rivière des Agniers. On était convenu de l'épargner, lui et les siens, en reconnaissance de l'humanité dont il avait fait preuve à maintes reprises en sauvant du poteau des prisonniers français pris par les Iroquois.

Après que le premier mouvement — Monseignat dit la "première fureur" — fut passé, les assaillants accordèrent la vie sauve à cinquante ou soixante individus, non combattants pour la plupart.⁽¹⁹⁾ Environ vingt-cinq personnes avaient échappé au massacre en fuyant du côté d'Albany, distant d'une vingtaine de milles. Ceux qui atteignirent la capitale, fous de terreur et de froid, avaient presque tous des membres gelés.⁽²⁰⁾ Soixante habitants périrent durant l'attaque.⁽²¹⁾ Le détachement fit vingt-cinq prisonniers.⁽²²⁾

Quand on eut pris tout ce qui pouvait s'apporter, les commandants occupèrent les sauvages en leur faisant incendier les maisons.⁽²³⁾ Le village en comptait près de quatre-vingt :⁽²⁴⁾ toutes, sauf cinq ou six, flambèrent.

18. Monseignat écrit "Cendre", *Coll. de Mss.*, I, 491, et Charlevoix, II, 46, "Coudre", par suite d'une coquille typographique dont on trouve une ingénieuse explication dans I. G. Shea, traduction de Charlevoix, 6 vols, N. Y., 1866-1872, IV, 125, note 3. Ferland, II, 153, donne au personnage le nom d'Alexander Glen.

19. C'est là le chiffre donné par Monseignat, *Coll. de Mss.*, I, 491, par Charlevoix, II, 47, et par La Potherie, III, 70. Le P. C. Le Clercq, II, 390, porte ce nombre à quatre-vingts.

20. Schuyler et Wessels à Bradstreet et à son conseil, 25 février 1690, dans J. Pearson, *A history of the Schenectady patent*, 252-253.

21. *Doc. hist. of the state of N. Y.*, I, 190, donne la liste des victimes du raid. Cf. aussi Robt. Levingston à Andros, 14 avril 1690, *ibid.*, 193. Jacob Leisler porte le nombre des morts à 62, *ibid.*, 192, et Colden à 63, *History of the five Indian nations*, 115.

22. *Doc. hist. of the state of N. Y.*, I, 191, donne la liste des prisonniers. Leisler, *ibid.*, 192, Levingston, *ibid.*, 193, et Colden *op. cit.*, 115, s'accordent aussi sur ce chiffre. Monseignat écrit trente, *Coll. de Mss.*, I, 491. Frontenac jeta négligemment qu'on avait "emmené seulement quarante prisonniers", Frontenac au ministre, 30 avril 1690, AC, C11A, 11: 161.

23. Laissés dans l'inaction, les sauvages se seraient enivrés, ce qui aurait infailliblement compromis la retraite, La Potherie, III, 69.

24. Selon J. Pearson, ce chiffre est exagéré, *A history of the Schenectady patent*, 245. C'est celui que donne Monseignat, *Coll. de Mss.*,

(25) Les dommages qui en résultèrent, y compris les pertes en bestiaux et en grains, se chiffraient par quatre cent mille livres.⁽²⁶⁾

Le détachement prit le chemin du retour, le 19 février, à midi. Il fallait faire vite. On n'ignorait pas que l'alarme avait été portée à Albany.⁽²⁷⁾ Cinquante chevaux que l'on emmenait servirent à transporter une partie du butin, ce qui contribua à rendre la marche plus rapide. De ces nobles animaux, seize seulement purent atteindre Montréal, le reste ayant été tué en cours de route pour fins alimentaires.

Le retour fut plus meurtrier que ne l'avait été l'attaque. Quand les hommes se crurent à l'abri de toute poursuite, l'ordre de marche fut négligé et des petits paquets de traînards tombèrent aux mains d'un parti d'Agniers envoyés d'Albany. L'attaque avait coûté la vie à un Français et à un sauvage; il y avait eu un blessé. Dans la retraite, seize Français et trois sauvages furent pris ou tués. Le nombre des disparus s'élevaient donc à vingt et un.⁽²⁸⁾ A soixante lieues de Schenectady, Iberville, LeBer Duchesne et deux sauvages furent dépêchés à Montréal pour y donner un rapport de l'expédition. Malgré les pertes inutiles du retour, qui ne laissent pas d'assombrir le tableau, le raid de Sché-

I, 491. Frontenac dit simplement qu'il s'agissait d'un "grand bourg", Frontenac au ministre, 30 avril 1690, AC, CIIA, 11: 161. Charlevoix assure que Schenectady comptait quarante maisons, II, 46.

25. *Doc. hist. of the state of N. Y.*, I, 191; R. Levingston à Andros, 14 avril 1690, *ibid.*, 193. Ces deux pièces affirment que ces quelques habitations furent épargnées grâce à l'intervention de John Sanders Glen.

26. C'est l'estimation de Monseignat. C'est aussi celle de Charlevoix, II, 46, et de La Potherie, III, 70.

27. Symon Schermerhoorn réussit à quitter Schenectady au cours de l'attaque. Il atteignit Albany à cinq heures du matin, après avoir été blessé dans sa fuite, *Doc. hist. of the state of N. Y.*, I, 188-189. Parkman ajoute que le canon d'alarme fut ensuite tiré dans toute la colonie, *Count Frontenac*, 217. Cent Iroquois, d'après Colden, partirent aussitôt à la poursuite des Canadiens, *History of the five Indian nations*, 115.

28. Tel est le chiffre donné par Monseignat et par Charlevoix, II, 47. Leisler écrit vingt-cinq, *Doc. hist. of the state of N. Y.*, I, 193, de même que Colden, *op. cit.*, 115. Van Cortlandt ramène ce nombre à quinze. *Doc. hist. of the state of N. Y.*, I, 194. Les Iroquois déclarèrent plus tard n'avoir pas brûlé les prisonniers faits à cette occasion, Champlain au ministre, 10 mai 1691, AC, CIIA, 11: 460.

nectady produisit l'effet qu'on en attendait. Il contribua à rétablir le prestige de la Nouvelle-France, releva les Canadiens de l'abattement où les avaient plongés les récents massacres iroquois et répandit une véritable terreur dans la Nouvelle-Angleterre qui crut voir dans ce coup rapide le prélude d'une invasion. ⁽²⁹⁾

Pour Iberville, il s'agit là d'un épisode qui en soi, aurait eu assez peu d'importance si le héros montréalais n'en avait fait une expérience enrichissante. Sa future campagne de Terre-Neuve qui fut, à tout prendre, une série de coups de mains exécutés en plein hiver, devait être l'application de la même tactique sur une grande échelle. Plus tard encore, dans son fameux mémoire "sur Baston et ses dependances", où il proposait l'invasion de la Nouvelle-Angleterre, ne s'autorisait-il pas de l'exemple de ce raid pour dresser ses plans et affirmer ses chances de succès ? Il y avait appris "que les ennemis de ce pays la ne doivent point estre ménagés, et que la bonne guerre est la plus vive et la plus prompte et qu'allant aux ennemis tambour battant on leur a toujours donner le temps de se retirer dans des lieux de seureté." ⁽³⁰⁾ Qui ne verrait dans ces quelques mots, dans ce ton qui est d'un homme qui veut et qui sait, le dur réalisme et l'audace lucide de Pierre LeMoyne d'Iberville, — de tous les bâtisseurs de l'Amérique française ?

GUY FRÉGAULT

29. Frontenac au ministre, 30 avril 1690, AC, CHA, 11: 161-162; Robert Livingston à Andros, 14 avril 1690, *Doc. hist. of the state of N. Y.*, I, 193-194. Albany et dans les environs, on fut si effrayé que les habitants songèrent à se retirer à New York et commencèrent même à mettre ce projet à exécution, C. Colden, *op. cit.*, 116. Une complainte composée par Walter Wilie à Albany, le 12 juin 1690, contient ce couplet significatif:

*"And We were horribly afraid
And shook with Terror when
They told us that the Frenchmen were
More than a Thousand Men"*,

cité par J. Pearson, *A history of the Schenectady patent*, 270. Sur l'effet produit par le raid, voir encore Ferland, II, 153-154 et Parkman, *Count Frontenac*, 218.

30. "Mémoire du Sr d'Iberville sur Baston et ses dependances", AC, CHA, 167-168.

CHRONIQUES

VAROUNA, par *Julien Green*,

(Editions de la Maison française, New-York).

Julien Green fait précéder son livre d'un avertissement pour nous expliquer son intention et justifier le titre : *Varouna*. Or, ce que l'auteur a voulu faire, raconter l'"histoire d'une chaîne qui passe de mains en mains à travers les siècles et joue un rôle particulier dans la vie des hommes et des femmes à qui elle échoit", ne me semble être qu'une conséquence de ce qu'il a fait : illustrer une croyance hindoue. "Varouna" nous dit-il, c'est dans la religion de l'Inde, "le ciel nocturne, le dieu qui connaît toutes les actions des hommes". Le thème du roman correspond-il au titre ? Dans la religion bouddhique, l'âme existe de toute éternité ; elle erre sans repos dans le cycle des transmigrations et ne meurt que pour renaître sous une autre forme. De cette loi du Karma, la métempsychose des Grecs, Green ne prend que la première idée : la réincarnation. Il étudie à travers le temps les vies d'un couple. La loi, ainsi dépouillée, nous ne reconnaissons plus la religion de Bouddha. Green a négligé l'idée de l'évolution ; le hasard ne dirige pas ces renaissances, chacune dépend étroitement des œuvres de la vie précédente. De plus, il a maintenu ces transmigrations dans la "voie" uniquement humaine, ce qui ne nous permet pas d'entrevoir les quatre autres chemins accessibles. Donc le titre se justifie mal puisque le livre est le développement, non de la croyance hindoue, mais d'une parcelle de cette croyance.

Le livre est en trois parties distinctes, chacune nous présentant le couple dans ses trois vies successives. Dans

la première : Hoël, Morgane; dans la seconde : Bertrand Lombard et sa fille Hélène; enfin Jeanne et son mari. Les trois femmes, en principe, sont les trois aspects d'une même âme; en réalité, elles ne s'identifient pas, elles n'ont que des liens évidents : les rêves de Jeanne reproduisent des moments de la vie de Morgane, et ses affinités sont nombreuses avec la petite Hélène du deuxième tableau. Le père Lombard se reconnaît dans Hoël, le joueur de cornemuse et le mari de Jeanne, bien que positiviste et peu porté à ces croyances, réagit étrangement devant l'objet qu'ont autrefois possédé les deux premiers personnages.

Le symbole de ces filiations est une chaîne qui passe de mains en mains : procédé à la fois grossier et habile. Cette chaîne capte trop l'attention du lecteur qui l'attend à chaque page. Mais elle donne au roman une unité plus forte, c'est elle qui noue l'action.

Chacune des deux premières parties est assez riche pour rester en dehors de la thèse. La première histoire est à elle seule une légende celtique : des aventures, du surnaturel et de l'amour. Le début est excellent : la silhouette du petit Hoël se découpe mystérieuse sur la mer; une rude poésie baigne les premiers tableaux. La seconde partie est un procès de sorcellerie comme le moyen âge en a tant connu. De plus, un étrange personnage dont la complexité pourrait indépendamment faire le sujet d'un roman : un père qui voit en sa fille le portrait vivant de sa jeune femme défunte et qui va jusqu'à croire à une résurrection de sa femme; un magicien arrive à recréer le couple; mais Lombard ne peut survivre, sa conscience le tue. La dernière partie, de conception originale, tout en restant une troisième phase de l'action, projette quelque lumière sur la seconde. C'est la partie la moins chargée du livre, la plus difficile et peut-être la mieux réussie.

Le style est varié : Green l'adapte à merveille, c'est pour lui un moyen d'évocation. Dans la première partie, le vocabulaire rude, les effets puissants nous transportent avec le Gallois Hoël au pays des Celtes, dans les premières années de l'ère chrétienne. Au deuxième tableau, les personnages évoluent dans la riche Flandre de la Renaissance; les

phrases sont plus fines, ciselées. Enfin, dans la dernière partie, nous voici avec le journal de Jeanne au XXe siècle: le style est vif, piquant, parfois drôle. L'analyse est plus complexe.

Ce livre est d'une grande richesse; on ne voudrait supprimer aucun élément, car, tel, il présente un intérêt passionnant soutenu à chaque page. Peut-être doit-on y voir une allusion chrétienne: Macare, le vieil ami de Hoël, représente tout le mysticisme des premiers adeptes; Hélène deviendra une nonne heureuse, Jeanne va quelquefois à l'église. Enfin la dernière phrase du livre: "Et de ses mains délicates, elle attacha à la chaîne une croix..."

JACQUELINE MABIT.

LES OPINIATRES *par Léo-Paul Desrosiers*

(Editions du Devoir)

Le meilleur livre de M. Desrosiers. Une chronique historique mieux écrite que *Nord-Sud*, une psychologie plus intéressante que celle des *Engagés*. Pas encore un roman d'analyse puissante certes, mais un beau livre, où il passe un souffle d'héroïsme — celui-là même des colons français — et où abondent les descriptions de nature les plus "vues" qu'il soit possible d'imaginer.

Une chronique romancée qui raconte les grandes misères et les grandes joies de l'établissement de la colonie (1635-1665), l'histoire d'une famille qui tente de s'établir aux Trois-Rivières au temps des guerres iroquoises. Dans ce décor grandiose du continent vierge, dans la présence constante du fleuve et de la forêt, des êtres simples, droits, communiant aux réalités charnelles de tous les jours, des hommes vrais.

M. Desrosiers n'est pas un analyste: ses personnages sont "globaux"; ce qui compte surtout, c'est le tout, le

milieu; l'homme de M. Desrosiers est fragment d'un ensemble spatial et temporel; il est morceau de terre et moment d'une famille; il n'a pas une vie personnelle profonde, ou plutôt : il en a une, mais ce n'est pas celle-là que l'auteur met en évidence. Par là, il ne se rattache pas au roman français — qui est un roman d'analyse — mais au récit nordique — qui est narratif et descriptif. C'est un excellent peintre en prose.

M. Desrosiers est un réaliste; son art, c'est celui de *Salammbô*; son style est plastique. De Flaubert et compagnie, il a l'exactitude documentaire, l'impersonnalité, l'objectivité, le souci du mot précis et de l'image juste; et sa vision lourde de couleurs n'est pas sans faire penser à Maupassant.

Cette poursuite de la nature, dans son détail, cette rigueur logique, cette objectivité aussi rigoureuse que chez un Taine, ce besoin d'ordre et de mesure, impose évidemment des limites à son art qui est plutôt fermé à la mystique, étanche à la grâce. Nature et surnature se compénètrent difficilement ici; le lyrisme trouve rarement son vol et l'on sent comme une main sur la bouche où monte le cri du cœur.

Mais M. Desrosiers excelle à voir et faire voir "cette sainte réalité donnée une fois pour toutes, au centre de laquelle nous sommes placés"; toute son œuvre est un beau tableau du pays et il y a dans cette peinture des grandeurs qui nous entourent et des richesses de notre histoire, une source d'exaltation lyrique et nationale.

GUY SYLVESTRE

FRANCE IMMORTELLE, par *Rex Desmarchais*,

(Editions libres, Montréal).

France Immortelle est un volumineux témoignage d'un jeune romancier canadien-français. Le livre se compose d'essais, proprement dits, d'esquisses, de pages et, par surcroît, d'appendices. Je ne veux parler que de la première partie intitulée *Amour de la France* et des *Essais de précision* dont Rex Desmarchais aurait dû faire un livre à part, plus mince, essentiel. Les *Pages lyriques* n'ont rien de poétique. Les *Esquisses* me semblent insuffisantes. Mauriac surtout et de Lacretelle méritaient davantage, et moins, toute proportion gardée, Asselin et Pelletier.

Parler d'un livre sans composition n'exige pas d'ordre. Je jette ces notes :

"Si, sur la terre d'Amérique, le petit groupe canadien-français jouit d'une certaine considération, c'est au rayonnement de la France qu'il le doit. Cela, nous n'en avons qu'une vague conscience". Nous n'étions pas séparés de la France tant que son rayonnement s'étendait sur le monde civilisé. Mais, ce que l'occupation du Canada par les Anglais n'a pu faire, l'occupation de la France par les Allemands et le blocus anglais...

La survivance française est menacée. *France Immortelle* signale le péril et nous apporte un message de foi. La France ne peut pas disparaître : "Au-dessus de la France physique et matérielle, ses philosophes et ses moralistes, ses savants, ses poètes, ses artistes et ses artisans, ses héros, ses saints et ses humbles ont dessiné la carte de la France idéale".

A la fin de *La France que nous aimons*, se trouve une définition de la France pleine de choses justes. C'est un *cri du cœur*, aussi. Valéry, Claudel, Maurras, entre autres, ont dit les mêmes choses; ce qui est propre à Rex Desmarchais, c'est son enthousiasme canadien-français.

Nous survivrons si nous devenons plus vivants, plus nous-mêmes que jamais, et non point en nous assimilant aux Anglais. Nous assimiler, ce serait nous détruire. Et

nous ne ferions que des demi-Anglais, des hybrides britanniques. Les vrais Anglais, "qui, sous des apparences d'humanitarisme, sont les plus féroces nationalistes du monde", nous accablent d'un juste mépris.

Nous sommes encore français. L'héritage reste à peu près intact : (hélas ! peu ou prou renouvelé) : sang, langue, mœurs, traditions, coutumes et religion françaises.

"Nous avons l'honneur et l'avantage de représenter la France à la tête des deux Amériques". Rex Desmarchais y voit surtout un appât touristique.

La tâche qu'il assigne au jeune écrivain canadien-français, c'est "aider à la diffusion de la vie française au Canada", formule acceptable, mais, ce qui l'est beaucoup moins : par la propagande en faveur du cinéma français et de l'art culinaire. Mieux vaut encore écrire un chef-d'œuvre.

"La peine que doit se donner l'écrivain canadien pour connaître sa langue et échapper à l'esprit, à la syntaxe et au vocabulaire anglais qui le baignent de toutes parts, cet effort continu est incompatible avec le moindre relâchement". Par exemple, Rex Desmarchais lui-même écrit : en autant que, pour : d'autant que; jardin de l'enfance, pour : jardin d'enfants, etc. Pourtant il est un des seuls chez qui l'on sente cet effort presque continu.

"Une typographie irréprochable, sur un papier de qualité, et avec un encadrement de marges adéquates, suffit à composer un volume parfait". À mon avis, le reste est même superflu.

Le chapitre intitulé *Petit voyage à Québec*, assez banal au début, devient excellent à partir de la deuxième partie, où Rex Desmarchais critique l'exploitation des touristes américains, la pacotille québécoise et la cuisine quelconque des restaurants dits français. Mieux vaudrait sans doute n'avoir pas de ville historique !

Sur de nombreuses questions, Rex Desmarchais nous donne son opinion. Cette opinion est souvent celle de toute sa génération. Cela ne la diminue pas. Au contraire. *France Immortelle* est une œuvre représentative plutôt qu'originale. Ce que pensait en 1941 un jeune romancier canadien-français sur une foule de choses. Le style est vif, impersonnel ;

style de romancier, de journaliste. Au surplus, il n'est pas question de *survivance miraculeuse* ni de *mission providentielle*, et pourtant, j'allais dire : et pour cette raison, l'auteur dit vraiment quelque chose.

PIERRE BAILLARGEON.

SITUATION DE LA POESIE CANADIENNE

par *Guy Sylvestre*

(Editions du Droit)

Mieux vaut écrire un poème que parler de la poésie. A tant faire que d'en parler, il faut en parler par expérience. Encore les meilleurs poètes parlent-ils plus volontiers de leurs moyens. Ceci dit, —

Dans une lettre préface, Raïssa Maritain parle en philosophe : "La poésie, écrit-elle, apparaît comme le fruit d'un contact de l'esprit avec la réalité en elle-même ineffable, et avec sa source qui est à vrai dire Dieu lui-même". Loin d'être un jeu, la poésie est la suprême expression par les mots.

D'abord Guy Sylvestre, plein de talent pourtant, se plaît à "diviser les poètes en horizontaux et en verticaux"... Suivent des définitions assez obscures de la poésie et des genres. Vient enfin une étude schématique de nos poètes, une nomenclature. Voilà pour la situation.

Heureusement l'auteur y a joint son étude sur *Regards et Jeux* de Saint-Denys Garneau. Les citations qu'il fait sont toutes excellentes, par exemples : "J'ai senti la terrible exigence des mots qui ont soif de substance". Et Guy Sylvestre d'ajouter, en guise de commentaire : "Il a aussi compris que le mot avait soif de dire tout l'être. L'expression poétique déborde l'idée philosophique ou utilitaire des choses". Cette dernière formule est heureuse.

Situation se termine par des pages consacrées à *Axes et parallaxes*... Il n'est pas question de la poésie en langue anglaise.

PIERRE BAILLARGEON.

PEINTURE MODERNE, par *Maurice Gagnon*,

(Editions Bernard Valiquette).

Couverture de grisaille où transparait la Femme à la mandoline de Picasso. Dès lors, le lecteur s'attend à un exposé des différents courants, des diverses tendances de la peinture moderne. Or, il lui faut parcourir un premier chapitre sur l'art en général, où Valéry est cité à chaque page, Valéry qui rejette en bloc presque toute la peinture moderne, (s'il admire Degas c'est qu'il voit dans son art, joint aux audaces de couleurs, le respect des maîtres). Contre ce chapitre, rien à formuler : il est fouillé, composé. Mais ne pourrait-il pas tout aussi bien figurer au début d'un traité sur la peinture classique ? L'auteur aurait dû sacrifier ces belles phrases et leur substituer une définition de la peinture moderne, nous en démontrer la nécessité.

Plusieurs tiennent la peinture pour une imitation servile de la nature. Ils perdent de vue son sens véritable : l'expression du moi à l'aide de couleurs et de lignes. Pour eux, l'originalité du peintre, sa marque, se trouve dans le choix du sujet traité. Il aurait fallu, tout au début, et non au hasard des chapitres, bout-ci, bout-là, dissiper ces erreurs, prouver que l'idéal des peintres modernes est personnel; ils veulent se réaliser, ne plus copier, mais librement se livrer. "Chaque œuvre d'art est un cri". Cela, les peintres modernes l'ont compris mieux que personne. Ils ont aussi entrevu le danger des principes fixes et des perfectionnements techniques : les œuvres impersonnelles parfaites. De là, des innovations, souvent malheureuses, incompréhensibles.

Maurice Gagnon aborde ensuite son sujet : il analyse ces nouvelles tentatives, les défend hardiment; là, inclinons-nous devant le courage nécessaire pour parler de Marc Chagall, d'André Masson, de Braque. Cependant l'auteur ne réussit pas à nous faire admettre, dans l'art de la peinture, leur jeu.

En outre, le livre manque de relief, de perspective; Maurice Gagnon a, lui aussi, "fait sauté les plans" : Lambert-

Rucki, Georges Desvallières, Braque et Renoir, tous ont droit à la même admiration, chacun a son épithète. Les illustrations, (dépourvus de couleurs, donc de l'essentiel), ajoutant à cette impression : le rapport des valeurs n'est guère établi.

La composition du livre est solide mais facile; pour chaque partie, elle est étudiée. Notons même, sur ce point, un effort, une recherche de l'effet : par exemple, dans le chapitre intitulé impressionnisme, l'habileté de présenter au début les critiques contemporaines, compilation de reproches mal fondés; le lecteur trop prévenu est alors favorable et le plaidoyer, l'analyse minutieuse qui suivent le laissent presque convaincu. Malheureusement, dans d'autres chapitres, l'ordre n'est pas si habile, ni même logique : les jugements, les affirmations précèdent les exemples, la présentation des tableaux. (Ceci ne concerne pas la dernière partie : *peinture religieuse*.)

Le style est joli, quelquefois trop; des touches lourdes. Un vocabulaire excessivement riche : on aimerait que l'auteur nous fasse grâce de certains mots, sa pensée serait mieux rendue, plus simplement. Nous lui sommes reconnaissants des citations dont il a su profiter lui-même et nous faire profiter; soit dit en passant que Manet pour triompher n'a pas besoin de Rostand...

Ce traité qui nous présente les peintres modernes ne manque pas d'intérêt, il est complet : une sorte de catalogue où les commentaires sont les longs titres des tableaux. De plus, un essai d'analyse. Dans l'ensemble, l'œuvre dénote une vaste érudition. Surtout on saura gré à Maurice Gagnon de s'être adapté à son public. Et c'est conscients de notre enrichissement sans effort que nous arrivons à la dernière page.

JACQUELINE MABIT.

NOTIONS ELEMENTAIRES DE GENETIQUE

par *Jacques Rousseau*,

(Publication de l'Institut Botanique, Montréal).

La génétique est une partie de la science facilement abordable : étude expérimentale où chaque affirmation s'appuie sur un fait, chaque déduction sur une série de faits. Nous ne quittons le concret que pour généraliser, encore avons-nous constamment le secours des formules, des tableaux représentatifs, des schémas. Cette aide est particulièrement efficace dans le livre de Jacques Rousseau où chaque effort tend à supprimer celui du lecteur ; la documentation y est précise, les exemples nombreux : la répétition intelligemment comprise est un procédé fructueux.

Une nouvelle présentation des chapitres, tous suivis de problèmes sans lesquels "il est difficile de prendre contact avec la réalité." Un livre destiné aux gens cultivés, sans prétention de vulgarisation scientifique, mais que l'auteur a composé en tenant compte des principes les plus modernes de l'enseignement : soutenir l'intérêt par le plaisir et donner au lecteur une part active : tel est le but des problèmes proposés. Chacun d'eux est une application directe au chapitre précédent et un test.

La phrase est sobre, claire, celle qui convient ; style scientifique, dépouillé, qui permet d'aborder ces questions directement ; chaque mot est une idée nécessaire. Une logique rigoureuse soutient parfaitement les exposés.

Quelques distinctions subtiles, véritable raffinement dans un "exposé sommaire", par exemple, l'auteur différencie le caractère qui "est une résultante" et le déterminant du caractère, à lui transmis par l'hérédité.

La composition du livre paraît bien étudiée ; les notions, tout en restant élémentaires, me paraissent essentielles ; aucun point ne semble négligé. L'étude est suivie d'un glossaire et d'une bibliographie, appendices qui la complètent heureusement.

Cet exposé traitant d'un sujet passionnant, l'hérédité, présenté sous un aspect agréable et d'un abord facile,

tentera maint esprit capable de goûter l'ordre, la précision et la beauté de la pensée scientifique.

JACQUELINE MABIT.

POT DE FER *par Marcel Dugas,*

(Editions du Chien d'or, Québec)

M. Marcel Dugas publie sous ce titre énigmatique trois proses fort diverses, dont deux sont consacrées aux heures de guerre que l'auteur a vécues en France, et la troisième à André Thérive.

L'auteur parle en termes justes et émus de la France, la terre des grandes espérances. La *Lettre à André Thérive*, lue chez madame Boucher-Normandin lors d'une fête en l'honneur du critique du *Temps*, est d'une cruelle lucidité. M. Dugas — qui connaît d'ailleurs personnellement l'auteur du *Retour d'Amazan* — signale ses tendances au jansénisme. M. Thérive, qui possède tous les talents, tous les dons, s'acharne trop à raréfier l'air de France, à nier l'irrationnel et à vouloir tout réduire à je ne sais quel ciel abstrait. Peu de critiques ont voulu tant exténuer la matière de l'art. Ce jansénisme est peut-être surtout littéraire; il indique en tout cas une attitude plus fondamentale du cœur et de l'esprit : le primat de la lettre sur l'esprit.

GUY SYLVESTRE

STANCES A L'ÉTERNEL ABSENT

par Jeannine Bélanger

(Editions du Droit, Ottawa)

En dépit, ou mieux peut-être, à cause du zèle de la Société Royale du Canada et de quelques critiques d'une grande prodigalité dans l'éloge, les *Stances à l'Éternel Absent* nous réservaient une déception.

Que personne ne se scandalise de cet aveu. Nous ferons remarquer, d'ailleurs, que Mlle Bélanger se juge elle-même avec plus de dureté que tous ceux qui ont parlé de son œuvre.

Il faut, en effet, tourner vers soi un œil bien sévère et dépouillé d'artifices pour écrire sans détours, comme elle l'a fait dans sa préface, cette simple phrase : "Amorphe et gélatineuse au début — il n'en faut pour preuve que le petit vers blanc, l'imprécision de mesure et la banalité de rime que trahissent mes premiers bégalements, ma strophe se régularise et se solidifie graduellement, jusqu'aux dernières pièces qui paraîtront sans doute mieux réussies".

Pourtant, l'auteur possède un joli talent, et quelques vers bien frappés nous le rappellent d'instant en instant. En général, la strophe est chantante et se lit bien; le métier fait rarement défaut. Et, dans tout cela, nous cherchons encore la poésie véritable.

La parenté d'allure, qui se remarque assez facilement, avec certains vers de Francis Jammes, de Péguy ou de Verlaine, n'est pas très intime et se borne le plus souvent à des ressemblances de technique. Mlle Bélanger aligne des vers avec beaucoup de facilité : c'est ce qui la perdra si elle n'y prend garde. C'est, en tout cas, ce qui fait la faiblesse de son recueil.

Son inspiration est diffuse; il semble qu'elle jette en vain, dans ses poèmes, les impressions les plus vagues et les plus disparates.

A certains moments, elle s'abandonne à sa prolixité : elle accumule les détails et s'interdit d'en faire un choix. Ainsi, dans cette improvisation sur un thème donné, qui paraît être, hélas ! le résultat d'un jeu de société plutôt que d'une méditation, le thème se poursuit, avec quelques variations, comme un leitmotiv monotone.

Nous avons dit, tout à l'heure, le mot qu'il fallait : le choix dans les détails fait défaut; la justesse, aussi, des qualificatifs et la fermeté du dessin dans la structure du vers. La feuille est bien découpée, mais les nervures sont mal tracées et les teintes sont ternes ou criardes.

Écoutons Francis Jammes, quand il nous dit :

*"... va dans le verger où l'azur pleut à verse
et regarde, au cœur noir du rosier le plus vert,
cette araignée d'argent qui vit seule, et qui file..."*

Quelle lumineuse et fraîche peinture où pas un mot ne semble *absolument nécessaire* à l'ensemble. Tout est organisé ainsi qu'un corps et pas un mot qui ne soit remplaçable ou interchangeable. Voilà ce qui s'appelle observer des règles rigides, malgré certaines licences.

Il fallait que ces choses fussent dites, parce que Mlle Bélanger nous promet plus pour l'avenir qu'elle ne nous donne aujourd'hui. Quelques poèmes nous le font espérer.

Quand la jeune poétesse s'exprimera avec plus de précision et de mesure dans le qualificatif, quand elle ne fera plus de faux pas fort disgracieux en glissant sur des "douceurs de tapis ténébreuses" ou que ses soleils "morbides" ou "angoissés" deviendront moins sentimentaux, elle pourra sans doute produire des œuvres douces et charmantes.

Ne désespérons pas : Mlle Bélanger est atteinte d'un défaut grave, mais qui passe vite, comme dirait Barbey d'Aurevilly; elle est jeune.

GILLES HÉNAULT

Grand prix du roman de l'Arbre

Ce prix sera décerné chaque année, à la fin d'un concours, à l'auteur de l'œuvre d'imagination choisie comme la plus originale et la plus vivante par un jury composé de deux écrivains canadiens et d'un écrivain étranger.

Les concurrents peuvent envoyer à leur gré des romans, biographies romancées, nouvelles, contes, récits historiques.

Ce concours est ouvert à tous les sujets canadiens. Les conditions sont les suivantes :

1. — Être âgé de plus de 18 ans et de moins de 35 ans;
2. — Soumettre un manuscrit ayant au moins 30,000 mots et ne dépassant pas 45,000 mots.
3. — Soumettre un manuscrit dactylographié en 5 copies à double interligne.
4. — Soumettre un manuscrit signé d'un pseudonyme. Ce manuscrit devra être accompagné d'une lettre cachetée contenant le nom et l'adresse de l'auteur.
5. — Les manuscrits doivent être rendus avant le 15 avril 1942.
6. — Le prix sera décerné le 30 juin suivant.
7. — Signer la formule d'inscription.
8. — S'engager, si LES EDITIONS DE L'ARBRE décident de publier l'œuvre, à faire tous les changements, modifications ou transformations jugées nécessaires par les directeurs des éditions.

Le nom des membres du jury sera annoncé dans quelques semaines.

LES EDITIONS DE L'ARBRE s'engagent

à donner un prix de \$ 100 et plusieurs autres prix aux lauréats choisis par les juges.

à payer un droit de 6 pour cent sur la vente au détail de son œuvre à l'auteur qui remportera le premier prix, si son ouvrage est jugé digne de la publication.

à prendre en leur nom tous les droits sur le dit ouvrage pour tous les pays signataires des conventions de Rome et de Berne.

à retourner les manuscrits aux auteurs qui en feront la demande. Ceux-ci reprendront alors possessions de leurs droits.

Formule d'inscription

Je soussigné déclare que je suis l'auteur de l'ouvrage littéraire original soumis au concours sous le pseudonyme de

Je certifie que cet ouvrage littéraire est mon œuvre ou a été écrit en collaboration avec

Je cède par les présentes tous mes droits sur cet ouvrage aux EDITIONS DE L'ARBRE.

J'ai pris connaissance des conditions du concours et je m'y sou mets.

Je considérerai comme finale la décision des juges.

L'Arbre

Les Editions de l'Arbre qui ont donné depuis leur fondation en janvier dernier des œuvres de MM. **Jacques Maritain, René Schwob, Yves Simon, du comte Sforza** et du **Père Couturier**, annoncent pour l'automne plusieurs ouvrages de grande valeur :

Luigi Sturzo : La pensée catholique et la guerre moderne

J.-T. Delos : Un ouvrage sur la nationalité

Auguste Viatte : L'Extrême-Orient et nous

Wallace Fowlie : La pureté dans l'art

Rex Desmarchais : La Chesnaie, roman

Robert Charbonneau : Ils posséderont la terre... , roman

Jacques Rousseau : L'hérédité et l'homme

Assurez-vous la **collection complète** de ces ouvrages en vous inscrivant immédiatement et bénéficiez **d'une remise de 15 %** sur les livres que vous désirez.

Un dépôt de un dollar est requis pour l'inscription sur la liste des abonnés; deux dollars pour ceux qui désirent recevoir l'édition de luxe numérotée. Ce dépôt sera remboursé sur demande aux bureaux des Editions.

Les abonnés jouiront des avantages suivant :

1. — Ils recevront le livre à l'essai, au moins quelques jours avant sa mise en librairie.
2. — S'ils l'acceptent, ils nous feront parvenir, dans les huit jours, le prix du livre moins la remise de 15 %.
3. — Dans le cas contraire, ils retourneront le livre, à nos frais, en parfait état, dans le même temps, sinon le prix sera déduit de leur dépôt.

Souscrivez immédiatement
et vous recevrez gratuitement

Cinq Mystères
en forme de rétable

L'Arbre

La grande Crise de la République française

Ch. 1. **La France sous la croix gammée.** Situation actuelle de la France. Signification du régime Pétain.

Ch. 2. **Au lendemain de la victoire.** Situation morale au lendemain de la Grande Guerre. Effondrement des traditions.

Ch. 3. **Nationalisme et pacifisme.** 1922-1924, physiologie du nationalisme français. L'Action française. La démocratie chrétienne et son action pour la réconciliation franco-allemande.

Ch. 4. **Politique et religion.** Situation religieuse au lendemain de la Grande Guerre. La crise anti-cléricale de 1924. La condamnation de l'Action française. Le grandiose renouveau religieux des dernières années de la République.

Ch. 5. **Incertitude française.** La grande crise économique en France. Phénomènes de désespoir. Les émeutes de 1934. Naissance du Front populaire.

Ch. 6. **Les amis de nos amis sont nos amis.** La guerre d'Éthiopie : le soi-disant nationalisme français prend parti pour le fascisme.

Ch. 7. **Le Front populaire au pouvoir.** Constitution du front populaire. Politique religieuse. Politique sociale. Politique internationale.

Ch. 8. **Les ennemis de nos ennemis sont nos amis.** 1938 : la bourgeoisie française en proie à la haine. On lui a appris à haïr tout ce que Hitler hait, et cette communauté de haines entre les ennemis de la France et la classe dirigeante se développe en une irrésolution qui rend la défense nationale impossible.

Ch. 9. **La libération du monde.** La grande lutte d'aujourd'hui. La naissance d'un nouveau mythe : marche à la délivrance universelle.

4e volume de la collection "**Problèmes actuels**".

Prix : \$1.25, par la poste : \$1.35

Édition de luxe numérotée sur Japon : \$2.50
sur vergé : \$1.75

L'Arbre

Cinq Mystères en forme de rétable

par René Schwob

Dédiés par l'auteur
aux Canadiens français

Edition entièrement numérotée sur papier vergé: \$ 1.50

Les Italiens tels qu'ils sont

par le comte Sforza.

Un livre qui vous dira :
qui sont les Italiens
ce qu'était l'Italie avant le fascisme
quel est l'état d'esprit du peuple italien
la vérité que recouvre la plupart des légendes
répandues sur le compte des Italiens depuis
le début de la guerre
pourquoi les Italiens sont convaincus qu'ils ne
peuvent gagner cette guerre dans laquelle ils
ont été engagés contre leur gré et contre les
intérêts de l'Italie
pourquoi les Italiens souhaitent le triomphe des
démocraties.

4e volume de la collection "Problèmes actuels"
\$1.25, par la poste \$1.35

Edition de luxe numérotée sur Japon: \$2.50
sur vergé: \$1.75

L'Arbre

3000 exemplaires de

Crépuscule de la civilisation

ont été vendus en quelques semaines.

la 2e édition
sortira des presses
dans quelques jours

Ne manquez pas de lire ce 1er volume de la collection

"Problèmes actuels"

prix: \$0.60, par la poste, \$0.70

Edition de luxe numérotée sur Japon: \$1.75

L'art d'avant-garde jugé par un peintre qui a
connu les plus grands artistes de notre géné-
ration avant d'entrer en religion.

Art et Catholicisme

par le Père M.-A. Couturier.

Le premier tirage
s'épuise rapidement

2e volume de la collection **"Problèmes actuels"**

prix: \$0.60, par la poste, \$0.70

Edition de luxe numérotée sur Japon: \$1.75

sur vergé: \$1.00

La Nouvelle Relève

Campagne d'abonnements :

Ceux qui apporteront 5 nouveaux abonnements recevront trois magnifiques volumes choisis parmi les ouvrages suivants parus aux Editions de l'Arbre :

Le Crépuscule de la civilisation, par Jacques Maritain.

Art et Catholicisme, par M.-A. Couturier.

Cinq Mystères en forme de rétable, 1er volume,
par René Schwob.

Les Italiens tels qu'ils sont, par le comte Sforza.

La grande crise de la République française,
par Yves Simon.

Note aux abonnés

Les abonnés de la **Relève** recevront la **Nouvelle Relève** jusqu'à expiration de leur abonnement au taux de deux cahiers de la **Relève** pour un de la **Nouvelle Relève**.

Tarif des abonnements

L'abonnement à dix numéros mensuels est de \$2.00 pour le Canada et de \$2.25 pour l'étranger. Payable par chèque ou mandat au pair à Montréal.

340, avenue Kensington, Westmount, Montréal.

**Beaulieu, Gouin, Bourdon, Beaulieu
& Montpetit**

AVOCATS



L.-E. Beaulieu, LL.D., C.R.

Léon-Mercier Gouin, LL.D., C.R.

Bernard Bourdon, C.R.

Henri Beaulieu, LL.B.

André Montpetit, LL.L.

Jean Beaulieu, LL.L.



HARBOUR 0165*

Montréal

Adresse télégraphique: «EMERICUS»

Chambre 810

Edifice Montréal Trust

511, Place d'Armes

SOCIÉTÉ
D'ADMINISTRATION ET DE FIDUCIE

(Administration and Trust Company)
fondée en 1902

Administration de successions
Gérance d'immeubles et de fortunes privées
Garde et gestion de portefeuilles

Voûtes de Sûreté

L'Hon. E.-L. Patenaude, Président
J.-Théo. Leclerc, Vice-Président et
Directeur Général

Siège social: MONTREAL
5 est, rue Saint-Jacques
(Immeuble du Crédit Foncier Franco-Canadien)

AGENCES

Québec — Winnipeg — Regina — Edmonton — Vancouver

